

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Souvenirs de la vie littéraire
Le problème de la natalité et les médecins
A propos du livre du général Galet
Les inconvénients de l'enfant unique pour lui-même
L'homme moderne
Anvers en 1830
Le Portugal ressuscité
Les Fioretti de Jeanne d'Arc

Henri Massis
Docteur O. Pasteau
Général A. Hellebaut
Docteur P. Borremans-Ponthière
J. Calvet
Floris Primis
Henri Ghéon
Jean-Jacques Brousson

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le « Napoléon » de Jacques Bainville, Mgr J. Schyrgens. — Réflexions sur la Médecine. — France.

La Semaine

Le Congrès de la natalité, organisé à Bruxelles par la Société médicale de Saint-Luc, fut un franc succès. Présidé par le dévoué et courageux Dr Wibó — un président-né! — qui en prit l'initiative et qui en fut l'âme avec le Dr Raoul De Guchteneere, il réunit plusieurs centaines de congressistes et certaines de ses séances furent des salles comblées.

Il est évidemment regrettable qu'il faille jeter le cri d'alarme que lança le Congrès et traiter devant le grand public des sujets aussi délicats que ceux qu'y exposèrent les plus hautes compétences. Mais la nécessité est là, pressante, de combattre un mal qui envahit même les milieux catholiques. L'infécondité vœulue exerce de terribles ravages dans toutes les classes de la société. Une immense conspiration s'est formée contre la famille et contre l'enfant. L'atmosphère morale est infestée des théories les plus fausses et les plus malfaisantes. La stérilité volontaire rongé notre époque comme un chancre.

Devant le fléau qui ne cesse de s'étendre, l'Eglise a rappelé la seule conception vraie du mariage. Les mœurs actuelles sont antichrétiennes et antihumaines. L'ordre normal naturel est universellement méconnu, la nature violée. Le Congrès de la natalité avait pour but de montrer que toutes les raisons apportées pour justifier la limitation volontaire des naissances sont sans valeur. Raisons économiques, raisons sociales, raisons médicales... aucune ne résiste à l'examen. Bien plus, ce que la morale naturelle appelle le mal, et ce que la morale catholique nomme le péché, la science médicale est venue démontrer qu'il exposait la femme aux pires sanctions physiques et le foyer aux plus graves dissensions.

« L'Encyclique papale (sur le mariage) repose sur une triple erreur : biologique, physiologique et psychologique », déclarait dernièrement, au *Rouge et Noir*, devant des milliers d'auditeurs, l'homme malfaisant qui s'appelle le Dr Vachet. Des savants autrement qualifiés que ce pauvre exploitateur de la curiosité malsaine et de la faiblesse coupable sont, au contraire, venus établir que la méconnaissance des lois fixées par Dieu à la propagation de l'espèce entraînait la déchéance physiologique et les plus graves calamités psychologiques : déséquilibres, maladies, méseintes, ruptures...

Certes, aucun des rapporteurs n'a plaidé pour une natalité déraisonnable et purement instinctive. Le mal à combattre n'est d'ailleurs pas là! Il est dans une déformation telle de la mentalité générale que les familles nombreuses, celles qui devraient être normales et qui sont devenues l'exception, sont considérées comme dignes de commiseration et de désapprobation, et comme on ne sait trop quelle exagération à peine excusable et assez ridicule. Le sain apparaît comme morbide; le vice — car l'anticonception, c'est du vice — comme allant de soi. Pour un peu, on considérerait comme « coupables », non pas les époux qui violent les lois naturelles, mais ceux qui les respectent. « L'égoïste » ce n'est pas celui qui refuse la vie, mais ce père de dix ou douze enfants, ce... « bourreau de sa femme! » Ne connaissons-nous pas tous des cas où l'annonce d'une naissance prochaine, au delà des trois ou quatre considérées comme un maximum, fut accueillie par les proches et les amis avec des quolibets, des regrets et même la désapprobation la plus vive, et en quels termes!... Et cela dans des familles qui se prétendent chrétiennes.

Le mal est profond. Toute la conception de la vie est viciée par l'esprit du temps, matérialiste, égoïste, jouisseur. Pratiquement, on agit comme si la vie terrestre était une fin en soi. L'ordre naturel, le mariage fécond avec, normalement, de quatre à huit enfants au moins, — ce qui devrait être le cas de la très grande majorité des foyers — apparaît comme une monstruosité. Mais le monstrueux, ce qui est proprement scandaleux, c'est qu'une mentalité aussi horrible ait envahi la conscience catholique. Une hypocrisie générale enveloppe toute la vie conjugale. On ne voit plus que, s'il y a tant de foyers avec un ou deux enfants, il faut que d'innombrables péchés mortels soient commis tous les jours, car la nature humaine ne change pas, le mariage — la vie à deux — reste ce qu'il a toujours été et ce que Notre-Seigneur l'a défini : deux dans une même chair. Alors, les catholiques qui, ouvertement ou par leur attitude, blâment les naissances qui se succèdent, nombreuses, dans un foyer, semblent excuser et encourager, en fait, les pratiques coupables de la stérilité volontaire. Cette stérilité volontaire, ce triomphe de l'égoïsme — d'un égoïsme mal compris d'ailleurs et à très courte vue, car il conduit, généralement, à des souffrances physiques et morales bien plus dures que les privations et les souffrances qu'entraîne une famille nombreuse — cette plaie qui dévore l'Europe, « ces idées neuves tirées de la raison et de l'intelligence, et opposées aux idées surannées », comme dit le Dr Vachet, conduisent la civilisation occidentale au tombeau...

Seule, la doctrine catholique s'oppose au torrent dévastateur. Le Congrès de la natalité a voulu mettre en vive lumière les ruines accumulées et dénoncer les culpabilités.

* * *

L'eugénisme est très à la mode et les plus invraisemblables sottises sont débitées à son sujet. Nous avons publié la semaine dernière les rapports des docteurs Vervaeck et Daubresse sur cette question actuelle. Celui du Dr Daubresse donna lieu à une mise au point que son auteur nous prie de signaler ici. Le passage de son remarquable exposé sur les méthodes eugéniques où il parlait de « la ségrégation au point de vue mental », semblait conférer à l'Etat un droit trop étendu d'interdire le mariage aux débiles. Certes, il peut y avoir des cas où la conscience défende à quelqu'un de contracter mariage, mais cette défense, ce devoir, n'entraîne nullement le droit, pour l'Etat, d'interdire pareil mariage. Il en va ici — expliquait un professeur de droit naturel — comme de la propriété. Parfois vous avez l'obligation stricte de donner sans que ce devoir de justice crée, chez l'Etat, le droit de vous prendre ce dont vous devriez vous défaire.

D'ailleurs, le terme *débile* est trop vague et trop relatif pour autoriser des conclusions bien nettes. Ce n'est qu'en cas d'insuffisance mentale avérée, ou encore, comme dit le Code civil, en cas « d'état habituel d'imbécillité, de démence ou de fureur », que l'Etat peut colloquer ou interdire et donc, soit défendre le mariage, soit le soumettre à des conditions spéciales.

* * *

En feuilletant le quatrième volume des *Cahiers* de Maurice Barrès, qui vient de paraître, nous sommes tombés sur ce passage :

Taine pensait qu'il faut une religion pour toute société, et le catholicisme pour la société française, mais il ne croyait pas.

Sa pensée niait ce qu'elle jugeait nécessaire.
Situation tragique.

Bourget : « C'est ce que j'ai voulu marquer dans le Disciple, car le problème de ce livre n'est pas de savoir si Sixte est responsable ».

En somme, Taine croit que la pensée contredit la vie. La science nie la religion, Dieu, qui sont nécessaires pour la vie.

Bourget dit : « La science dégage des lois; s'il se trouve que la science nie ce qui est utile, la science a tort, la science n'est plus la science, car la vie ne peut pas avoir tort ».

« Si, répond Taine, ma pensée est droite, elle ne peut pas céder; seulement, et c'est pourquoi je suis pessimiste : il y a contradiction entre la pensée et la vie ».

Kant, lui, n'a pas hésité : « Ma pensée vient de conclure à des vérités qui ne sont pas viables, ma pensée a nécessairement tort, je reviens sur mes pas (car qu'est-ce que cette pensée, cette science, ces lois de la vie qui, si elles étaient suivies, détruiraient la vie?) ».

« Non, répondrait un Taine, je suis un homme, mais ma pensée a vu les étoiles; il n'est pas nécessaire que ma pensée soit accordée à la vie, elle est accordée, et c'est le tragique, aux étoiles ».

La nature est satisfaite si l'animal, si l'homme mangent et prennent de l'exercice; elle ne cherche rien au-delà. Notre pensée, c'est quelque chose en plus. La vie n'est pas faite pour la pensée.

Quel abîme! A quoi rêvent les grands méditateurs religieux?

La vie! Les nécessités de la vie! Mais n'est-ce pas à la pensée à les découvrir? N'est-ce pas une science, la science politique, qui établit la bienfaisance et la nécessité sociale de la religion? Est-il possible qu'une science nie ce qu'une autre affirme?

Contradiction entre la pensée et la vie, disait Taine. Il appelait ainsi ce qui n'était qu'une contradiction entre sa pensée philosophique et sa pensée de la vie. Il eût dû, en bonne logique, ou corriger la première, ou corriger la seconde. Il valait mieux, d'ailleurs, être illogique que de nier la nécessité, pour la vie, de la religion et de Dieu parce que la science ne peut, soi-disant, admettre Dieu et sa Révélation.

La vie n'est autre chose que l'homme existant et agissant. Connaître, se connaître et connaître les autres êtres, est une des activités humaines. Toute connaissance doit, pour être vraie, se conformer au réel, à ce qui est.

Une pensée qui n'est pas accordée à la vie, qui contredit la vie, c'est-à-dire les faits — car la vie, c'est l'expérience — est injustifiable. Ce n'est plus de la science, mais de l'imagination ou du rêve...

Ceux qui ont eu le grand bonheur d'avoir comme professeur, à Louvain, le penseur profond et le maître étonnant que fut le chanoine Becker, se rappelleront toujours la lecture, par lui, de quelques pages de Taine, où ce grand esprit se perdait dans les nuées et s'égarait dans la fantaisie la moins justifiable. Rien que la lecture lente et toute nuancée qu'en faisait Becker était une réfutation. D'un mot, les élucubrations philosophiques de Taine étaient jugées : « ... et ces gens-là se fichaient de la scolastique!... ».

Quant à l'incomparable artiste que fut Maurice Barrès, hélas!, lui non plus ne parvint pas à unifier la pensée et la vie. Comme Taine, il tenait le christianisme pour la grande paire d'ailes, mais il ne croyait pas. On se demande comment un esprit aussi cultivé et aussi fin ait jamais pu se contenter de formules aussi vides et aussi creuses : « La nature est satisfaite si l'animal, si l'homme mangent et prennent de l'exercice; elle ne cherche rien au-delà ». Mais qu'est-ce donc que cette « nature »?... Et si la « nature » est l'ensemble des êtres créés, cette nature n'est « satisfaite », pour employer l'expression très impropre de Barrès, que si les êtres atteignent leur fin. Or manger et prendre de l'exercice ne constituent pas la fin de l'homme. De quel droit limite-t-on à la vie végétative et animale les exigences de la « nature » quant à cet être *un*, quoique composé, qu'est l'homme?

« Notre pensée c'est quelque chose en plus. La vie n'est pas faite pour la pensée. » Alors la pensée ne serait pas *naturelle* à l'homme? La pensée, c'est-à-dire l'activité intellectuelle serait une chose anormale puisque la vie (?) n'est pas faite pour elle?... Quelle pauvre, pauvre philosophie... Quelle ignorance de la véritable nature humaine et de la vraie grandeur de l'homme...

A en en croire M. Paul Struye, qui vient d'écrire dans la *Libre Belgique* un article sur l'« Eglise et désarmement » :

beaucoup de catholiques restent, sinon hostiles, du moins peu favorables aux efforts qu'on déploie, dans tous les pays, en faveur de ce qu'on appelle, par abréviation, le Désarmement, alors que, pour éviter toute fausse interprétation, on ferait mieux de s'en tenir à l'expression plus juste : « limitation et réduction des armements », la seule d'ailleurs qui figure dans le pacte de la S. D. N. et dans les traités de paix de 1919.

Cette attitude méfiante de trop de nos coreligionnaires ne se justifie pas.

Certes, on ne leur demande pas de verser dans les utopies chères à certains pacifistes qui vivent et raisonnent dans les nues, sans se préoccuper des contingences et de la réalité. Certes, ils ont cent fois raison de dénoncer les outrances et les dangers des théories fort en faveur dans certains milieux socialistes, tel ce récent Congrès des Anciens combattants socialistes, où l'on prêchait froidement le désarmement unilatéral et le refus du service militaire, même en cas d'agression et d'invasion du territoire national.

Mais dès lors qu'il s'agit seulement de créer une atmosphère favorable autour de la prochaine Conférence du Désarmement, et de liguer toutes les bonnes volontés qui voient, à juste titre, dans une réduction des effroyables charges militaires qui pèsent sur les peuples (20 milliards de francs-or par an), un facteur important de pacification, les catholiques manqueraient à leurs devoirs primordiaux de chrétiens s'ils refusaient à ce mouvement leur loyale collaboration.

Nous avonons ne pas connaître de catholiques « hostiles » ou « peu favorables » au désarmement, et nous confessons ne pas comprendre ce que M. Paul Struye voudrait que fissent, en particulier, les catholiques belges...

N'est-il pas décevant que tant d'appels venus de si haut ont jusqu'à présent rencontré trop peu d'échos et qu'il se trouve encore des milieux de droite, « plus catholiques que le Pape » — c'est le cas ou jamais d'appliquer l'expression — pour se laisser exproprier, au profit des partis révolutionnaires, de cette doctrine sagement pacifique qui fait partie de leur patrimoine moral, pour oublier que le christianisme est une religion de paix et, parfois, hélas! pour fouler aux pieds, dans l'ardeur de leurs ressentiments, les admirables préceptes du Sermon sur la montagne?

Décidément, nous n'y sommes plus du tout... Tous les Belges seraient-ils excellents catholiques et pacifistes ardents, tous pratiqueraient-ils à la perfection les conseils évangéliques, cela aurait-il une influence sérieuse sur la Conférence du désarmement?

Aucun catholique belge ne refuse, au mouvement en faveur de la réduction des armements, sa collaboration loyale, mais M. Paul Struye ne pense-t-il pas que la Belgique de 1931 est bien plus exposée à trop peu préparer sa défense qu'encline à s'armer avec excès? Mais alors, une propagande intense en faveur du désarmement, CHEZ NOUS, ne risque-t-elle pas d'énervier notre devoir de défense et notre vigilance nécessaire? Si oui, non seulement cette propagande, comme le dit fort spirituellement M. Fernand Neuray dans la *Nation belge*, est aussi opportune que serait une propagande, en Afrique centrale, pour l'usage des paletots fourrés pendant la saison sèche, ou pour le port du casque colonial au Spitzberg, mais elle est nuisible et condamnable.

Le *Boerenbond* recueille les signatures de ses membres pour les envoyer à Genève. Point n'est besoin! Les délégués belges peuvent y affirmer hautement que *tous* les Belges, sans exception aucune, demandent la limitation et la réduction des armements.

Si donc l'article de M. Struye s'adresse aux catholiques belges, nous nous permettons de le trouver... assez irritant.

N'est-il pas un peu contradictoire aussi? Car enfin si les catholiques belges ont cent fois raison de dénoncer les outrances et les dangers des théories fort en faveur dans certains milieux socialistes, tel le récent Congrès des anciens combattants socialistes, où l'on prêchait froidement le désarmement unilatéral et le refus du service militaire, même en cas d'agression et d'invasion du territoire national, comme, en Belgique, il n'existe ni militarisme, ni impérialisme d'aucune sorte, mais qu'au contraire l'attention publique n'est pas assez attirée sur la nécessité d'une défense militaire forte, ce n'est certes pas le désarmement qu'il faut leur rappeler!

Si la Belgique était suffisamment armée et si sa volonté de défense était assez *une* et assez *vivace*, on prêcherait aux Belges, aux habitants de notre tout petit pays, les beautés de la limitation et de la réduction des armements — à la condition de ne pas diminuer notre volonté de défense — que cela ne ferait de mal à personne et ne changerait rien à rien en Europe et dans le monde.

Mais si, militairement, nous n'avons pas fait l'effort que commande les dures leçons du passé, si notre volonté de nous défendre n'est ni assez unanime ni assez énergique, dire aux catholiques belges que les appels du Pape n'ont pas rencontré assez d'écho chez nous, c'est tromper les catholiques belges et fausser leur conscience.

EVOCATIONS

Souvenirs de la vie littéraire

1912-1914

Il y a quelque chose de changé dans la jeunesse, tel est le sentiment unanime. L'attitude courageuse des jeunes gens qui entrent aujourd'hui dans la vie a frappé tous les aînés... Cette affirmation, posée comme une certitude invincible au seuil de l'enquête qu'Agathon devait entreprendre au lendemain d'Agadir, je n'ai pas, vingt ans après, à la justifier : elle appartient désormais à l'histoire qui la considère comme un fait. Elle s'y inscrit, sur un fond de grave inquiétude, parmi les signes avant-coureurs de la guerre, et les mots de « réveil », de « renaissance de la conscience française » sont les beaux noms qui désignent ce fier passé. Cette réaction fut si nette, si impérieuse et les espérances qu'elle fit concevoir si puissantes, que tout autre, à notre place, eût pu en témoigner : sur l'essentiel la même chose eût été dite. Car pour agissante que fût notre conviction et impétueux l'élan qui nous poussait à étendre sur tous les nôtres ces forces d'espérance, qu'eussions-nous pu si ces forces jeunes et conquérantes n'avaient pas existé, si l'âpre instinct de son salut n'avait possédé l'âme de toute une génération déjà visée par l'« obscure foudre prête à jaillir » ? Rien de moins délibéré que la suite de ces articles où, d'avril à juin 1912, nous allions tenter de définir les aspirations d'une jeunesse qui se complétait, s'accomplissait de jour en jour sous nos yeux ; et l'enquête d'Agathon ne fit une impression si vive que dans la mesure où elle répondait à la réalité, à ce que chacun sentait autour de soi.

Péguy ne s'y était pas trompé. Dès l'automne de 1911, tout frémissant encore de l'onde pathétique qui venait de passer sur l'été, il confiait à son fidèle Lotte : « On se demande parfois comment la France sera sauvée. Ce n'est pas difficile. Seulement deux ou trois générations comme celle que nous avons, et la France est sauvée. » Et pourtant jamais jeunesse n'avait grandi à une époque plus molle, plus pacifique, plus renonçante, et qui forgeait plus soigneusement, plus savamment, l'outil de destruction, de servitude. À la faveur d'une opinion passive et apeurée, enfoncée dans son repos, croyant à sa sécurité parfaite et prête à tout pour la garder, la lutte des partis s'établait cynique et triviale sur cette paisible déliquescence. Arrivés à l'âge de fournir ses cadres au régime, les fils de la défaite montraient dans le gouvernement, et en particulier dans la politique étrangère, un esprit de résignation, une timidité, une humilité qui équivalaient à une véritable abdication de la France. En eussions-nous encore douté que la cession, en pleine paix, d'une moitié du Congo à l'Allemagne, eût suffi à nous en convaincre. Il était manifeste que nous ne pouvions plus nous appartenir, vivre d'une vie indépendante au milieu des nations. « Tout se passait comme si la France n'existait pas. »

Une telle humiliation avait mis dans notre sang un ferment dont la force secrète allait se révéler soudain. Non, nous ne voulions plus de cette paix fautive et tendue, nous ne voulions plus de cette France diminuée. Nous avions dans la bouche un goût si amer, nous ressentions si fort « la honte de l'infidélité, de l'abandon,

de la défection à tout ce qui était français », que nous acceptions, par avance, toutes les épreuves « pour en réparer les dommages et en effacer jusqu'au souvenir ». C'est alors que l'élite de la jeunesse se dressa d'un seul élan, comme mue par une sorte de muscle intérieur, pour affirmer aux yeux du monde sa volonté de ne plus subir et de faire passer avant tout les intérêts de la patrie. Il n'en fallut pas davantage pour briser le doute et le désespoir, rendre le courage et la foi aux meilleurs, aider aux tardifs efforts de réorganisation nationale, communiquer au pays qui s'abandonnait l'allégresse d'un rajouissement.

* * *

Qu'elle était donc différente de ses aînés, cette jeunesse pleine d'assurance, de sève folle et grave, qui apportait parmi ses nouveaux destins les gestes et les hardiesses de la certitude, prise dans les voisinages du danger ! N'avait-elle pas appris d'une certitude immédiate qu'il y a de grands événements réels, et que la guerre est de ceux-là ? Parce qu'on la vit envisager sans défaillance les risques d'une telle entreprise, on a dit, pour l'en flétrir, qu'elle avait désiré la guerre. Autant prétendre qu'elle pouvait disposer de son sort ! La guerre, nous n'avions pas besoin d'aller la chercher, la porter : *C'est elle qui nous cherche et qui nous trouve*, répondait Péguy. Eût-on voulu qu'elle nous trouvât démunis ? De la sensation juste, sentie à vif, que cette atmosphère toute chargée de vibrantes menaces la concernait, la visait, notre jeunesse n'éprouva qu'une tension et comme un surcroît de vie. Quand je songe à cette réaction instinctive et que j'essaie d'en rendre compte à ceux qui ne l'ont pas vécue, elle m'apparaît comme une sorte de grande simplification, de rappel pressant à la réalité. Un danger concret, une menace précise qui a un nom, une figure, n'engendre pas la panique : énergie, combativité, audace, ces vertus humaines reprennent aussitôt leur empire. Ce qui attaque la volonté, dérouté la conscience, l'accable sous un sentiment obscur de catastrophe, ce sont ces « déterminismes inhumains », monstrueux, sans contour, qui pèsent aujourd'hui sur tant d'esprits et les font glisser aux ténébres... Quoi qu'il en fût de la dureté de l'événement, notre génération put à tout le moins le regarder en face : elle le mesura, l'évalua, sans effroi, sans stupeur et sans étourderie : il agit sur elle à la façon d'un aimant qui polarisa ses facultés vitales. Oui, sa vie se trouvait axée sur quelque chose de réel, de tragiquement réel, et qui ne laissait de place à aucune incertitude. Ce tragique futur, c'était là son domaine : il ne lui appartenait pas d'en changer. Aussi prit-elle le parti de tout placer, de tout jouer là-dessus ; elle en espérait tant !

Dans l'attente de la libération, de la rédemption désirée, elle lui devait déjà d'avoir pris contact avec elle-même, de se découvrir une même conscience, de participer à ce quelque chose de rassurant,

de fécond, qui naît d'une entente unanime, d'une même croyance, d'une même foi. Toutes ses aspirations intérieures s'en trouverent décuplées en intensité. Mais sans le choc venu de l'extérieur, la réaction se fût néanmoins produite, et l'on put bientôt découvrir, que le changement était beaucoup plus profond qu'un enthousiasme irréflecti, qu'un désir irraisonné de sacrifice : il était dans l'être intime, dans la volonté. Le tempérament même semblait changé; et c'est par là que cette évolution de la jeunesse apparut comme une sorte de miracle.

* * *

Voilà ce qu'il fallait fixer pour en accroître la vertu contagieuse. Le moment n'était-il pas propice pour donner une expression à ces sentiments, à ces tendances, à ces espoirs naissants, et pour offrir à une génération qui s'attendait encore, une image d'elle-même où elle discernât plus clairement ses propres raisons d'agir, de se dévouer, de vivre en puissance et en fierté? Tarde et moi, nous en eûmes aussitôt le sens droit et sûr. L'événement nous l'avait imposé. Cette enquête sur la jeunesse continuait notre action publique : ne venions-nous pas de défendre la culture contre le germanisme envahissant? Et puis, notre conviction était trop ardente pour que nous n'essions pas le désir de la faire partager, d'en assurer le crédit, au risque de sembler trop pressés de théoriser l'informe, de systématiser l'incertain, de prêter à des aspirations éparées, encore confuses, une allure de mots d'ordre. Mais ce qui nous pressait, c'était l'urgence d'un devoir à accomplir, bien supérieur aux motifs que nous en pouvions donner. Nous n'avions pas eu le temps d'assurer nos doctrines, nous n'avions pas achevé de nous revêtir qu'il nous fallait armer, entraîner, rallier nos compagnons. Et pourtant l'hésitation n'était pas permise : nous devions arrêter nos directions, affirmer et conclure, encore que nos esprits fussent en plein mouvement, en pleine formation. Quelle hâte à tout dire, à tout utiliser, à tout fondre au feu de nos désirs! Nous prenions tout, nous mêlions tout, nous faisons tout servir, et nous revêtions de logique les idées les plus disparates sans que leur promiscuité nous gênât. Rien ne nous importait que la certitude finale, l'ébranlement que nous voulions communiquer. Ce présent, déjà chargé de son pathétique avenir, nous le vivions avec trop de passion pour que nous pussions rien tenter d'autre que de le lire, le cœur battant, comme un musicien qui déchiffre la partition à mesure, en donnant tout ce qu'il peut! Il ne convenait pas de nous en demander davantage.

Mais cette hâte n'était-elle pas la plus directe expression d'une enesne impatiente, toute portée en avant, et qui ne « se fixait jpas... »? Ce que j'aime encore dans cette enquête juvénile, c'est précisément un élan... Oui, un « élan vigoureux de l'âme qui réclame tous les bonheurs avant de savoir les nommer, une confiance généreuse escomptant toutes les gloires, un large regard enivré qui s'épanouit et rayonne aux quatre coins cardinaux », voilà ce que je retrouve à travers ces réponses frémissantes, où le cœur de toute une génération bat dans l'amour du nom français. Je n'y reconnais plus qu'un seul thème, solennel et grave, et qui dominait tous les autres : celui du relèvement national. C'était ce son-là qu'il importait de faire entendre. C'est par là que la consultation d'Agathon fut efficace. Elle est venue juste à son heure; elle est arrivée à un moment où il convenait à la jeunesse française de voir un peu clair en soi, de vivre et de sentir dans le ton des réalités, pleines de péril de guerre. On nous assure qu'elle eut sa part dans la « genèse psychologique de l'élite des combattants ». On n'attend pas que le signataire survivant de l'enquête en exprime aujourd'hui du regret.

* * *

Cela dit — et qu'il fallait dire — je ne me sens que plus à l'aise pour parler librement d'un ouvrage, né des circonstances, et dont l'excès de dépouillement, l'évident parti pris de simplification risque de faire méconnaître ce qu'il exprimait de plus réel, d'intime et de passionnément vécu. Ah! l'on eut beau jeu de dénoncer ce qu'il y avait de composite dans les « idées agathoniennes », et plus encore que l'imprécision de nos propres doctrines, la rigidité du cadre où nous nous efforcions tant bien que mal de les couler, le laissait davantage apparaître! Mais, quand j'y songe, n'était-ce pas une gageure que de prétendre faire un ordre de ce vivant chaos? Nous ne pouvions aboutir qu'à coudre ensemble les pièces d'une sorte d'arlequin dogmatique. L'« agathonisme » fut le produit de cette opération singulière : elle consistait à mettre en formules, pour en tirer la synthèse, les diverses tendances de jeunes gens qui n'avaient en commun qu'une passion farouche d'échapper à la ressemblance de leurs aînés, qu'une même ardeur à se détacher, à s'affirmer différents. Si c'était assez pour donner à leur protestation une valeur opportune, cela ne suffisait pas à leur composer une même philosophie, une même politique, un même système de vie morale, tout ce qu'Agathon leur prêtait avec d'autant plus de hardiesse qu'il les sentait au fond plus divisés d'opinion.

Sa bonne foi n'est pas en cause; car par delà les disputes individuelles, il s'agissait de grouper ces forces, de réaliser une union, de susciter un esprit d'affirmation, de création, de reconstruction, d'où sortirait une France nouvelle. Et n'était-ce pas l'essentiel? Non, ce qui me gêne dans l'image que nous traçâmes de l'agathonien ce n'est pas qu'elle soit confuse et vague, c'est au contraire qu'elle soit trop nette. Elle pêche par un excès de cohésion : il y manque les couleurs de la vie. Je dois moi-même faire effort pour les retrouver aujourd'hui dans la suite de ces quatre chapitres où tout se déduit avec une pareille assurance : *Goût de l'action, foi patriotique, renouveau catholique, réalisme politique*; il me faut, dis-je, m'efforcer pour y percevoir l'accent d'une confiance personnelle, quelque aspiration moins sûre d'elle-même, et cette belle angoisse de l'adulescence à laquelle notre génération, si fermement décidée qu'elle fût, n'avait pas plus échappé qu'une autre. Tout cela qui s'était accompli avec plus d'ombre, de mystère et qui n'avait pas encore fini de mûrir, se trouvait également réparti sous la lumière artificieuse de ce tableau schématique et abstrait. A généraliser ce qui n'avait été d'abord qu'inclination instinctive, modification de l'être intime, à n'en rendre compte que par l'influence de faits sociaux, nationaux ou par l'action de certaines doctrines intellectuelles, ne risquions-nous pas de n'en fournir qu'une explication arbitraire? Et pourtant le changement était bien réel. Il suffisait de regarder autour de soi pour observer qu'à la base de cette réaction qui marqua l'aurore de notre renaissance, il y avait une transformation du caractère, une révolution du tempérament. Voilà ce que l'enquête d'Agathon voulait prouver. Sans doute eût-il fallu y introduire cet élément psychologique qui seul eût permis de saisir comment les idées de nos « jeunes gens », leurs sentiments, leurs aspirations, s'étaient d'abord manifestés : il eût fallu montrer quels obstacles ils avaient rencontrés, quels froissements ils avaient subis, les expériences, les amitiés, les rencontres qui avaient été pour eux décisives... Oui, mais il eût fallu écrire un roman, et non pas une « enquête ».

J'y avais bien songé; et depuis des mois et des mois j'accumulais les notes qui devaient, dans ma pensée, servir à ce bouquin dont j'avais entretenu Ernest Psichari dès l'automne de 1909, au cours de notre promenade à Versailles : *Un roman qui serait une vaste enquête sur le dur temps présent... Une sorte de récit que sous-tendrait la courbe des expériences de notre génération...* Et dans chaque courrier que l'on m'adressait du pays des Maures, il m'en demandait des nouvelles : *Dis-moi où en est ton roman.* Oh! il n'avançait guère! Ce n'était encore qu'un dossier informe où

je fourrais tout au hasard : plans, ébauches, brouillons, références, lectures, extraits de journaux, de revues, j'en avais un plein tiroir!

C'est ce monstrueux amas de feuillets, de documents que j'apportais à Tarde lorsque l'idée nous vint de publier quelques articles sur l'état d'esprit de la jeunesse. Pour la seconde fois, le troc des fiches et de la vie se faisait entre nous.

(A suivre.)

HENRI MASSIS.

Le problème de la natalité et les médecins ⁽¹⁾

Qu'il me soit d'abord permis, au début de cette réunion, à laquelle j'ai été appelé par la confiance de mes confrères belges de la Société de Saint-Luc, de leur exprimer toute ma reconnaissance pour le grand honneur qu'ils ont bien voulu me faire en me demandant de prendre ici la parole. Chargés par la haute bienveillance du Saint-Siège de veiller aux destinées du Secrétariat international des Sociétés nationales de médecins catholiques, mes confrères de France et moi-même avons considéré comme un véritable devoir de répondre à l'invitation qui nous était adressée; c'est donc, non seulement en mon nom, mais au nom de la Société française de Saint-Luc tout entière que j'apporte au bureau et aux membres du Congrès belge de la Natalité réuni aujourd'hui, le tribut de notre plus affectueuse sympathie.

Mais je tiens à souligner à quel point je sens le périlleux honneur auquel je suis convié. Je vais donc m'efforcer très simplement d'exposer en toute charité et en toute justice quelle est la situation et quel doit être le rôle et le devoir des médecins, et plus spécialement des médecins catholiques, devant le grave problème de la natalité.

* * *

En dehors de toute considération doctrinale, un fait se présente à nous avec évidence : c'est l'importance que d'une façon générale, tout le monde accorde aujourd'hui au médecin, quel qu'il soit.

Depuis longtemps, l'éducation des masses a tendance à glorifier outre mesure la valeur intrinsèque de la science. On semble avoir, et en réalité on a pour elle un véritable culte. Au lieu d'y voir un moyen de perfection, on en fait un but vers lequel on oriente l'esprit, la raison et les cœurs. Tout naturellement le savant, ou celui auquel on décerne ce titre, devient une sorte de prêtre de la nouvelle Eglise; on a pour lui des attentions spéciales; on lui rend des honneurs; on l'écoute, on le prend pour guide. Après avoir eu foi dans la Science, on a foi dans le prétendu savant, on attend tout de lui...

Bientôt un nouveau pas est franchi, la crédulité avant besoin d'être satisfaite et d'entrer dans l'ère des réalisations pratiques; on trouve un peu partout des savants, peut-être avec la complicité inconsciente ou bénévole des bénéficiaires; et voilà comment le médecin, auréolé de son titre de docteur, a pris dans la société une place prépondérante, car le savant ou le soi-disant savant que le peuple connaît le mieux, c'est le médecin qui le soigne, qui vit au milieu de lui, le soulage de ses misères, et parfois le guérit.

Voulons-nous considérer la situation du point de vue opposé et savoir quelle est la réaction de ce médecin devant la confiance immédiate qu'on lui témoigne?

Les médecins sont des hommes, et souvent de pauvres hommes, tout comme les autres. Il en est donc qui, eux aussi, sont entraînés par le courant et qui, de bonne foi, en arrivent à se croire des savants, et à dogmatiser au nom de la Science qu'ils croient posséder. Il en est peut-être aussi qui, moins crédules ou plus conscients de leur moindre valeur personnelle, mais flattés au fond d'eux-mêmes, — ou se laissant aller à profiter du courant favorable qui

les porte, se présentent aussi à la foule qui les admire comme les dépositaires d'une vérité absolue.

Mais ce serait bien mal connaître l'ensemble du corps médical que de s'imaginer de telle façon l'immense majorité de ces hommes dont la réelle préoccupation est de répandre le bien autour d'eux jusqu'à la limite de leurs forces et jusqu'au dernier jour de leur vie. Le médecin, le vrai médecin, celui qui est instruit, qui a du bon sens, qui connaît la pratique de la vie, connaît aussi son insuffisance; il sait que ses connaissances scientifiques sont bien limitées, que ses moyens sont bien pauvres, et, s'il est chrétien, ce qu'il comprend surtout, c'est qu'il est responsable de tout ce qu'on attend de lui : médicalement, socialement, humainement, chrétiennement. Plus il avance, plus il s'instruit, plus il se voit entouré d'honneurs et plus il a le sentiment de sa responsabilité, tout spécialement dans la discussion des problèmes de la vie.

Voilà pourquoi tant de médecins se sont occupés, s'occupent, et continueront à s'occuper de la natalité qui fait aujourd'hui le sujet de vos études.

Quel peut donc être le rôle du médecin devant ce problème de la natalité?

Et tout d'abord, avec tous ceux que la question intéresse, il peut s'en occuper de façon générale; aider à l'établissement de statistiques, de comparaisons, bref, faire œuvre de sociologue en chambre pour établir des conclusions générales à tirer de ce travail d'ensemble, préparer ou discuter des dispositions législatives, organiser des réunions et des congrès. Peut-être, du fait qu'il se trouve plus spécialement averti sur certains points, est-il capable de rendre là de réels services. Mais ce serait bien limiter son action que de la réduire à si peu de chose. Avant tout, le médecin est un réalisateur. S'il commence par des recherches théoriques, c'est surtout pour arriver à des conclusions plus pratiques encore, applicables dans des cas particuliers. C'est donc ce côté de la question que je vais plus spécialement mettre en lumière.

En ce qui concerne la natalité, le rôle du médecin peut se diviser en trois parties, suivant qu'on l'envisage avant la naissance, au moment de la naissance, ou après. Partout il est de première importance.

Avant la naissance, personne n'est mieux placé que lui pour préparer ou aider à préparer des époux capables de devenir des pères et des mères sains de corps et d'âme aussi, c'est-à-dire d'esprit et de cœur. Personne plus que lui n'est à même de voir dans les jeunes gens, les jeunes filles, dans les fiancés, dans les époux de futurs pères et mères de famille. Personne mieux que lui ne sait ni ne peut leur dire aux uns et aux autres ce qu'il ne faut pas faire, ce qu'ils peuvent faire, ce qu'ils ont le devoir de réaliser en eux en vue des enfants qui devront naître un jour.

Il s'agit d'abord de préparer des hommes et des femmes de bonne santé, résistant aux infections ou au développement des maladies organiques. Il s'agit d'enseigner l'hygiène générale et corporelle, la préservation contre les intoxications et en particulier contre l'alcool, poison des vaisseaux et du foie, contre le tabac, poison du cœur, contre toutes les intoxications médicamenteuses si fréquentes aujourd'hui sous les prétextes les moins plausibles. C'est ainsi qu'on appauvrit la race.

Il s'agit de réaliser le traitement préventif des maladies stérilisantes qui amènent dans une proportion si considérable la diminution du nombre des enfants sagement constitués et capables de vivre. C'est ainsi qu'on tarit les sources de la vie par le développement d'une stérilité qu'on peut dire involontaire, mais dont pourtant on ne reste pas moins responsable au fond.

Certes, il s'agit parfois seulement d'affections qui tiennent au manque des soins de propreté, mais aussi quelquefois par suite d'une négligence coupable de la part de ceux qui auraient dû avertir. Ignorance n'est pas innocence. Il existe une fausse pudeur qui aboutit à des silences imprudents et qui laisse sans défense des adolescents devant les dangers de la rue ou de la société, parfois même de celle qu'on désigne comme la meilleure. Ne pas parler d'un danger n'est pas le supprimer. Comme l'a si bien dit le P. de Ganay, «rien ne doit porter atteinte à cette pudeur qui est le revêtement de la pureté, sa sauvegarde morale et physique.

(1) Rapport présenté au Congrès de la Natalité.

Mais la vraie pudeur sait dire ce qu'il faut dire, et comment le dire ».

Il s'agit ensuite de guérir les maladies susceptibles de devenir une cause d'insuffisance pour les futurs époux.

Ici le rôle du médecin est considérable. Congénitales ou acquises, elles sont de toute première importance, et se rencontrent dans tous les milieux. Telle déformation, telle tare peut mettre sur la voie d'une ascendance douteuse, pour ne pas dire plus. Telle manifestation, d'ordre général, tel symptôme nerveux est capable de faire poser un diagnostic grave d'infection héréditaire ou acquise susceptible d'empêcher toute naissance ultérieure ou d'amener seulement la naissance d'enfants débiles, mal conformés, quand il ne s'agit pas de mort avant la naissance ou peu de temps après. Les statistiques sont effrayantes : Fournier cite, en cas de contamination de la mère 43 décès d'enfants sur 44 observations; d'autres statistiques donnent 77 et 80 % de mortalité, et un de vos plus grands spécialistes belges, le professeur Bayet déclare que sur 100 enfants tarés héréditairement, 50 % meurent dans le premier semestre, 10 % avant l'âge de dix ans, et 9 seulement survivent. Neuf sur 100 ! Et tout cela parce qu'un traitement spécifique n'a pas été institué à temps et suffisamment prolongé. Voilà bien un exemple de ce que l'action du médecin peut éviter si elle est méthodiquement et prudemment conduite.

Il s'agit encore d'examiner les futurs conjoints au point de vue de leur valeur en tant que père et mère.

Et c'est là un point particulièrement délicat.

Nous rencontrons trop souvent des ménages stériles malgré le grand désir qu'on aurait d'y voir des berceaux. On s'est aimé, on s'est donné, on s'aime encore, et le foyer serait heureux, tout y semble préparé pour le bonheur; cependant une tristesse qu'on ne s'avoue même pas par délicatesse mutuelle, jette une ombre que rien n'arrive à dissiper; la maison semble vide, le silence n'y est jamais et n'y sera jamais troublé par des ébats d'enfants, et plus tard, bien plus tard, elle sera plus vide encore puisque personne ne restera pour continuer l'œuvre du père, pour transmettre les vertus maternelles. Il ne m'appartient pas de rechercher si cette carence de natalité aurait dû écarter du mariage un couple destiné à de tels regrets : l'enfant n'est pas tout dans le mariage; les époux y peuvent et y doivent trouver l'occasion et le moyen d'élevation morale; on peut mieux travailler à deux pour son bien personnel, et aussi pour le bien des autres, et le sacrifice consenti prend toujours une valeur que le chrétien ne doit pas oublier. Il n'en serait pas moins préférable, je crois, que des futurs conjoints soient avertis de ce que l'avenir leur réserve, pour leur permettre de prendre leur décision et de se lier pour toujours en connaissance de cause.

« Que n'ai-je été prévenu ? » viendra-t-on nous dire avec reproche, et peut-être quelquefois avec raison.

Ce rôle du médecin est fort délicat; il y faut certes du savoir, mais aussi de la conscience, de la prudence et du bon sens; et encore de la douceur et de la bonté. Il est sage de se garder de conclusions trop hâtives et dont les bases seraient mal ou insuffisamment étayées. D'ailleurs, il arrive quelquefois aussi qu'après un examen consciencieux, on puisse au contraire admettre, permettre, voire conseiller telle union sur l'avenir de laquelle des doutes se sont trouvés portés imprudemment.

Qu'il est noble, qu'il est grand, ce rôle du médecin, appuyé sur une science bien assise, et aussi une conscience indéfectible, quand il devient le conseiller qui éclaire honnêtement un chemin douteux, et prépare des décisions dont dépend le bonheur d'un futur foyer. Qu'il est consolant de détruire des légendes qui empoisonnent la tranquillité des familles, mais qu'il est utile aussi à tous points de vue d'empêcher certains mariages voués à la détresse, au désespoir, parce que la mort d'avance y aurait posé la main.

Il faut enfin instruire les futurs époux de leurs devoirs.

Il nous arrive plus souvent qu'on ne le croit d'entendre de jeunes fiancés, quand ce ne sont pas déjà des mariés qui pourraient avoir quelque expérience, voire des pères et des mères, nous présenter comme évidentes, certaines, telles propositions véritablement stupéfiantes. Je parlais tout à l'heure de l'ignorance touchant certaines maladies, je pourrais tout aussi bien parler de l'ignorance en ce qui concerne, et la fin même du mariage, et les détails les plus simples de la vie conjugale.

Que d'époux agissent contrairement à tout ce que la morale pourrait enseigner, à tout ce que la prudence pourrait recommander,

à tout ce que le devoir devrait exiger. Non seulement ils ne font pas le bien, mais encore ils font le mal, et même sans le savoir. Je n'ai pas à rechercher ici quel est au fond le degré de responsabilité de l'un ou de l'autre, mais tout de même il me semble qu'il est des vérités de base, vérités anatomiques, physiologiques, médicales, qu'on ne devrait pas avoir le droit d'ignorer, et qu'un bon médecin n'a pas le droit de laisser ignorer, d'autant qu'il en résulte des conséquences désastreuses pour tous, parents, enfants, famille, société. Pourquoi ne pas donner aux intéressés, sans détails inopportuns bien entendu, une idée suffisante des fins corporelles du mariage; pourquoi ne pas indiquer qu'il y existe des limites nécessaires; pourquoi ne pas expliquer que le mariage n'est pas une simple association de plaisir ou d'intérêts, légale ou établie sous le regard de Dieu et moins encore une occasion de satisfaction personnelle pour l'un des époux à l'exclusion plus ou moins complète de l'autre; pourquoi ne pas faire comprendre que le mariage est autre chose qu'une sorte de refuge honnête de la lubricité; qu'on y doit prévoir l'enfant, avec ses charges et ses sacrifices, mais aussi avec ses joies et son idéal; pourquoi ne pas enseigner qu'un mariage d'où l'enfant est exclu par principe est une monstruosité qui ne peut s'entendre qu'avec une aberration de la conscience, pourquoi aussi ne pas enseigner à un autre point de vue qu'une procréation continue, sans égard à rien, ni à la santé de la mère, ni à celle des enfants n'est pas louable, que la chasteté dans le mariage peut et doit exister; bref, pourquoi ne pas instruire des devoirs élémentaires ceux qui, en fait, porteront les responsabilités physiques et morales de toutes les erreurs ou de toutes les ignorances?

Voilà comment je comprends le rôle éminemment utile, que dis-je, nécessaire, du médecin avant le mariage, en vue de la natalité.

* * *

Pendant le mariage, il en est un peu de même, avec cette différence qu'il devient plus facile de s'expliquer pour détruire certains préjugés néfastes basés sur des données scientifiques erronées, que les familles acceptent sans contrôle.

C'est ici qu'il faudrait énumérer toute une série de pratiques malsaines; sous couleur de précautions permises normales ou préconisées sous prétexte d'hygiène, que de désastres on peut préparer pour la santé de la mère tout en supprimant bien entendu les possibilités des naissances légitimes. La responsabilité des beaux-pères, des belles-mères, est ici très fréquente; peut-être faut-il ne voir, dans des recommandations intempestives, pour ne pas dire plus, que la transmission en toute bonne foi de traditions néfastes; peut-être faut-il y ajouter un certain degré d'égoïsme, ou d'incompréhension de la vraie manière d'aimer ses enfants; quoi qu'il en soit, le fait existe, et des médecins coupables, par indulgence ou par veulerie, par complaisance ou par intérêt, par ignorance fâcheuse, ou plus souvent par application de théories personnelles d'où la moralité est exclue, des médecins, dis-je, sont trop souvent à la source de tout ce mal. Il faut le reconnaître, il faut l'avouer, il faut même le dire hautement, car il s'agit de flétrir des exceptions que d'aucuns auraient tendance ou intérêt à présenter comme la règle, il est des médecins qui laissent enseigner, ou même qui enseignent le mal dans le mariage, et la lutte contre l'enfant. Ce ne sont pas d'ailleurs des médecins catholiques.

Vous n'attendez pas de moi de plus amples explications; j'aurais honte d'en donner devant un auditoire que je veux respecter. Qu'il me suffise de dire que c'est l'honneur du médecin de devenir le conseiller des ménages honnêtes, et aussi des autres puisqu'il pénètre partout; que c'est pour lui un devoir qu'il connaît bien, qu'il comprend et qu'il aime d'être le guide qui doit aider à une bonne procréation. Les parents sont faits pour les enfants, — voilà sa devise; vérité qu'il importe de graver dans l'esprit des parents avant même qu'ils ne songent à le devenir, car, l'ayant comprise et admise, ils penseront dès le jour de leur union à l'enfant possible; ils auront le souvenir de la grandeur, je dirais presque de la sainteté de leur action, et si l'enfant s'annonce, ce sera entouré des espoirs que permet l'accomplissement de tous les devoirs.

Voilà ce que peut faire, ce que doit faire le médecin pendant le mariage pour la natalité. Devenu un ami de cette famille où il a créé du bonheur, il pourra aider encore les parents à faire vivre ces petits qui leur doivent la vie. Il rend plus surs les liens qui attachent les pères et les mères par les menus soins qui entourent un berceau, par les précautions qui préservent la vie naissante; il demeure dans la famille comme un bienfaiteur qui a passé, mais

qui se réserve toujours la possibilité de rester le soutien aux jours d'épreuve.

* * *

J'entends bien que cette action médicale, telle que je l'expose, est difficile et complexe, car il ne s'agit pas seulement de s'occuper des soins du corps. Ce serait trop limiter son rôle et ses responsabilités. Pour remplir un tel programme, il est nécessaire que le médecin trouve en lui, et les causes, et les moyens d'action. Il faut qu'il ait commencé à cultiver, à développer en lui-même les qualités foncières dont tout le reste dépend dans sa vie professionnelle; il faut qu'il vive personnellement une vie propre, saine, honnête, appuyée sur une loi morale solidement établie. Il faut qu'il connaisse bien son devoir, et que, le connaissant, il l'accomplisse. Sans avoir le moins du monde l'idée d'amoindrir, de rapetisser l'œuvre du médecin en général, il m'est bien permis de croire que, mieux que tout autre, le médecin catholique est bien préparé à cette action bienfaisante dans la famille et dans la société. Plus que les autres, il se rappelle la valeur indiscutable des forces spirituelles, la nécessité d'une morale supérieure absolue. Convaincu que l'homme n'est pas un simple agrégat de molécules, mais que le corps dont il s'occupe n'est que le support de l'âme faite à l'image de Dieu même, il trouve tout naturel de veiller sur cette âme, principe de vie, dont il a le respect, et pour la conservation de laquelle il se considère comme l'humble auxiliaire du Créateur. A ce point de vue, je crois qu'on peut admettre que le médecin chrétien, que le médecin catholique est le plus complet des médecins, parce qu'il ne limite pas son action aux choses du corps, et qu'il trouve dans ses convictions personnelles une force de persuasion particulière pour faire admettre comme vérités essentielles les prescriptions morales dont la famille est la première à bénéficier. Il sait qu'il doit se dévouer de toutes manières, et que son devoir est de s'employer au bien des autres par tous les moyens honnêtes dont il peut profiter.

A son action directe sur les intéressés, parents, jeunes gens et jeunes filles, enfants eux-mêmes, auxquels il peut éviter bien des erreurs et des dangers, il doit ajouter aussi l'action indirecte qu'il peut encore exercer par l'intermédiaire de la médecine dite « sociale » si fort en honneur aujourd'hui. L'Etat s'adresse à lui et le prend comme auxiliaire pour tous ses essais, pour toutes ses nouveautés, pour l'application pratique de toutes ses lois d'hygiène; de l'Etat il reçoit comme une sorte d'investiture qui augmente encore son influence. A lui d'en profiter pour le meilleur usage. Il sait qu'il doit se donner tout entier, car il faut se donner pour être vraiment chrétien. On peut être bon, honnête, charitable, aimer la vertu et la pratiquer, passer en donnant le bon exemple sans être un vrai chrétien. N'est disciple du Christ que celui qui travaille avec l'idée première de servir Dieu, de suivre le précepte de charité enseigné par le Sauveur du monde. A nous tous de montrer que nous avons compris ce qui nous a été demandé, d'avoir pour objectif d'aider, d'instruire, d'entraîner les frères qui nous ont été confiés. Faisons de notre mieux pour leur faire connaître et pratiquer les vertus familiales enseignées par l'Evangile, et nous aurons bien travaillé pour l'œuvre de Dieu en mettant la Médecine au service de la Natalité.

Dr O. PASTEAU,

Président général de la Société Médicale de Saint-Luc (France).

Conférences

CARDINAL MERCIER

La première conférence de cet hiver aura lieu mardi prochain, 24 novembre, à 5 heures, à la Salle Patria.

Orateur : le R. P. Padé, dominicain.

Sujet : LA COURSE A L'ABIME

A propos du livre du général Galet

Dans la *Belgique Militaire* du 30 janvier 1921, le Comité de rédaction, présidé à cette époque par le lieutenant-général baron de Heusch, disait ce qui suit :

« Nous croyons... qu'il est indispensable de faire la lumière, toute la lumière et d'aboutir, après enquête sévère, à une organisation du commandement supérieur telle qu'une volonté unique, devant laquelle tous s'inclinent, *volonté entraînant la responsabilité complète de celui qui l'exerce*, remplace le gâchis cahotique dépeint dans les fameux mémoires (mémoires du général de Ryckel). Et puis, il faut appliquer sévèrement la loi qui interdit la publication de documents officiels que tel ou tel personnage n'a connus qu'en raison de ses fonctions et dont il fait usage pour démontrer que lui seul a la science infuse, que lui seul pouvait sauver la patrie, qu'en lui seul réside la vérité ».

Cette note d'il y a dix ans semble avoir été écrite prophétiquement à l'adresse du livre du général Galet, aujourd'hui paru dans son édition française (1) et qui est connu depuis plusieurs semaines non seulement par une réclame sensationnelle et tapageuse mais, d'une manière plus sérieuse, par son édition anglaise.

Le *XX^e Siècle* a parlé la semaine dernière de la défense d'Anvers en 1914 et du rôle qu'y a joué la 2^e D. A. Reproduisant certains passages du livre du général Galet relatifs à ce rôle, le journal ajoutait ce qui suit, et le fait qu'on a pu en tirer de telles conclusions suffirait à faire condamner le livre :

« Cette impréparation, cette infidélité aux consignes reçues, cette répugnance à combattre, ce désir de retraite — autant dire ce désir de fuite — expliquent de façon terrible les catastrophes qui, dès les premiers jours de la Grande Guerre, accablèrent la patrie.

» Mais aucune sanction n'a été prise et aucune sanction se sera prise.

» Nous n'avons pas d'Etat digne de ce nom, et les conséquences de cette lacune sont inévitables : les mêmes fautes se reproduiront, provoquant des souffrances aussi cruelles ou pires que celles-là. »

Le *XX^e Siècle* se trompe quant aux responsabilités et quant aux faits car, si, comme l'insinue d'une manière perfide le général Galet, certains chefs de notre armée de 1914 avaient réellement été animés du désir de la fuite et fait preuve d'infidélité aux consignes reçues, ce n'est pas le gouvernement que cela regardait à ce moment-là mais le commandant en chef de l'armée d'opération puisque, sur pied de guerre, celle-ci relevait uniquement de son autorité.

Aucune sanction n'a été prise contre les officiers odieusement mis en cause aujourd'hui, et, comme l'on ne peut pas soupçonner le commandant en chef d'avoir fait preuve de faiblesse dans l'exercice d'une de ses prérogatives essentielles, il est inadmissible que, dix-sept ans après les événements, on jette la suspicion sur leur honneur de soldat, alors qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se défendre au moment des faits devant les juridictions établies à cet effet.

C'est par le même procédé qu'on accuse le général de Selliers de fautes dont il s'est toujours énergiquement défendu et au sujet desquelles il avait même adressé en 1921 aux Chambres législatives une demande d'enquête, toujours restée sans suite et pour cause.

(1) Le lieutenant général Hellebaut a bien voulu nous promettre une série d'articles consacrés aux problèmes que soulève le livre du général Galet (N. d. l. r.).

M. Robert Leurquin, qui a fait dans le *Neptune* un grand éloge du livre du général Galet, dit que la vérité se camoufle aisément dans les Mémoires des chefs illustres. et que ceux-ci font parfois dire aux documents ce qu'ils désirent. S' imagine-t-il que les Mémoires du général Galet, parus avant la mort de leur auteur et même quand celui-ci est encore en activité de service, ont, par une grâce spéciale, évité cet écueil? Nous voulons bien reconnaître avec lui qu'il n'est pas indispensable d'être général pour avoir des idées intéressantes en matière de stratégie et qu'un simple capitaine peut en avoir eu d'excellentes, du moins en théorie; mais nous croyons que, quand on se mêle de critiquer la psychologie de chefs qui, en présence de l'ennemi, furent peut-être sans recevoir du commandement ni ordres précis ni renseignements suffisants, il conviendrait d'avoir connu soi-même l'atmosphère du champ de bataille et les responsabilités du commandement à la troupe.

A vrai dire, il eût été impossible d'établir les responsabilités du début de la guerre sur le moment, et à plus forte raison serait-il impossible de les établir aujourd'hui, parce que le commandement n'était pas exercé par un général *personnellement responsable* et dont on puisse examiner, sans scrupules et contradictoirement, les ordres et les renseignements qu'il a donnés ou omis de donner à ses subordonnés.

C'est pour la même raison que devaient fatalement se produire, dans le domaine du commandement, des ingérences regrettables prenant pour prétexte les articles 63 et 64 de la Constitution, dont le Gouvernement n'a pas pu exiger l'application intégrale parce qu'aucun général n'avait été préparé dès le temps de paix à prendre la direction effective des opérations. Aux termes de la Constitution, le Roi commande, *en temps de paix comme en temps de guerre et sous le couvert de la responsabilité ministérielle*, l'ensemble des « forces de terre et de mer » (tant de l'avant que de l'arrière, de l'intérieur, des colonies, etc.). Sur chaque théâtre d'opérations, terrestre, colonial ou maritime, un général ou éventuellement un amiral doit être chargé du commandement en chef, c'est-à-dire de la conduite des opérations conformément aux vues du commandement suprême, défini comme nous venons de le dire; l'officier général dont il s'agit doit être laissé entièrement libre du choix des moyens mais en engageant complètement sa responsabilité! On doit pouvoir le relever de son commandement et même le fusiller au besoin.

Telle est la seule conception possible d'un commandement fort pour l'armée d'une monarchie constitutionnelle qui a la prétention d'être un Etat digne de ce nom.

En prenant, dans un moment particulièrement critique pour le pays, la direction des opérations avec son corollaire obligé, la responsabilité, notre Roi a fait preuve d'une magnifique abnégation et d'un remarquable courage. Mais il appartenait au gouvernement de s'opposer à tant de témérité.

Pour qu'il pût le faire, il aurait été indispensable que, dès le temps de paix, un général eût été désigné pour prendre à la mobilisation le commandement en chef de l'armée d'opération et pour se préparer à cette lourde mission en travaillant avec son état-major éventuel, comme cela se fait en France. Pas plus qu'en 1831, ceci n'était réalisé chez nous en 1914.

Quoi qu'il en soit, l'aventure courue par la Couronne de 1914 à 1919 s'est, Dieu merci! bien terminée pour le pays. Raison de plus pour ne pas discuter après coup les mérites relatifs ou les erreurs des différents généraux d'une armée dont le Souverain d'ores et déjà a pris une place éminente dans l'Histoire, avec, à Ses côtés, ses subordonnés et ses soldats. Raison de plus aussi pour ne pas tenter une seconde fois l'expérience.

Depuis cinq ans, le général Galet est chef de l'état-major général de l'armée; il a l'entière confiance du Roi, et sa qualité d'aide de

camp lui permet de travailler directement avec Sa Majesté, même en dehors du ministre responsable. C'est, en fait, la situation qu'aurait voulu faire régulariser une fois pour toutes, contrairement à la Constitution, le général de Ryckel, en 1911 et 1912. Les choses en vont-elles mieux pour cela dans l'armée?

Sans parler du système défensif du pays, qui reste quand même soumis au veto de l'opinion et du Parlement, nous voudrions que le général Galet allât voir dans les unités. Pour peu qu'il ait su acquiescer loin de la troupe ce qu'on appelle « l'œil », c'est-à-dire la faculté de se rendre compte par une inspection, il serait vite édifié quant au rendement des diverses mesures qu'il a prises. Et, s'il veut écouter non pas les courtisans mais les officiers qui osent parler — il doit tout de même y en avoir encore! — la démonstration sera complète.

Peut-être alors comprendra-t-il le mal qu'il a fait en excitant inutilement dans tous les milieux du pays et de l'étranger le scepticisme quant aux mérites de nos « anciens », qui ont bien le droit d'achever leur existence entourés de l'estime de leurs compatriotes, et quant à l'auréole qu'avait acquise notre armée au cours des terribles épreuves de 1914.

Il est non seulement injuste mais bien dangereux d'affirmer publiquement que « Plutarque a menti », surtout dans un pays aussi sceptique, par tempérament, que la Belgique, et quand on ne peut opposer à ses critiques aucun programme constructif précis et réalisable.

Lieutenant-général A. HELLEBAUT.

Les inconvénients de l'enfant unique pour lui-même (1).

Avant d'aborder les inconvénients de l'unicité de l'enfant pour lui-même, je crois utiles certaines considérations préalables afin de poser exactement les conditions du problème.

Il va sans dire que ce qui va suivre concerne malheureusement la grande majorité des enfants uniques, mais qu'il y a d'heureuses exceptions. Certains parents assez intelligents pour sentir les inconvénients de l'unicité de leur enfant ont eu assez de caractère et de volonté pour en neutraliser dans toute la mesure possible les néfastes effets. Il leur a fallu pour cela une attention vigilante et aussi des possibilités matérielles et sociales telles que relations de famille ou autres où leur enfant a trouvé la société continue d'autres enfants, vie à la campagne où la promiscuité des enfants est généralement plus grande qu'en ville et le brassage des caractères plus facile.

D'une façon générale, les particularités que nous allons tâcher de reconnaître chez l'enfant unique seront d'autant plus accusées que l'enfant a vécu plus longtemps seul chez ses parents. Si, d'une manière très précoce, il a été envoyé en classe, et *a fortiori* dans un internat, ces particularités ne prendront pas une forme grave comme dans les conditions opposées. La vie de l'enfant en internat est quelquefois une nécessité à cause de circonstances diverses; elle n'est pas à recommander pour l'enfant normal pouvant vivre dans un milieu familial normal et faire son éducation dans un externat. Elle devient cependant utile et nécessaire, toutes autres considérations à part, pour l'enfant unique, les inconvénients du pensionnat, qui ne peut jamais remplacer la saine vie de famille, étant généralement moindres pour l'enfant unique que la vie de famille elle-même, cette dernière n'étant pas non plus la vie normale de l'enfant.

De plus, et ceci, je l'avoue, est assez paradoxal, il y a moyen d'avoir pour les parents plusieurs « enfants uniques ». Quand les

(1) Rapport présenté au Congrès de la natalité.

intervalles entre les naissances sont tels que les aînés ne peuvent plus être des compagnons pour les cadets, il en résulte, pour l'éducation, des inconvénients réels et ces enfants pourront avoir plusieurs de particularités qui caractérisent généralement l'enfant unique élevé seul.

Les principaux inconvénients de l'unicité de l'enfant se trouveront dans la classe communément appelée « classe aisée ». Dans le peuple, les enfants se grouperont beaucoup plus facilement et l'enfant unique n'y est pas aussi isolé. Dans les familles très fortunées, l'enfant, même unique, est élevé par des nurses puis par des gouvernantes et, à quelque chose malheur est bon, ces « anges gardiens » ne pèchent généralement pas par excès de tendresse et n'ont aucune tendance à les gâter. Ils ont du reste tout intérêt à ne pas le faire; leur existence en deviendrait beaucoup plus difficile.

Il va sans dire aussi qu'il ne suffit pas d'appartenir à une famille nombreuse pour avoir toutes les qualités et une préparation parfaite à la vie sociale. La personnalité de l'enfant garde tous ses droits et aussi la personnalité des parents qui l'élèvent; mais, il est permis d'affirmer que, même quand il s'agit d'enfants mal élevés, la carence des parents en matière d'éducation est moins grave quand il s'agit d'une famille nombreuse que d'un enfant unique.

Aussi tâcherai-je de ne pas chercher des arguments dans l'exception, de ne pas commettre ce que l'Eglise appelle « des mensonges pieux » et de poser le problème dans la formule scientifique traditionnelle : toutes choses égales d'autre part, quels sont les inconvénients de l'enfant unique pour lui-même au point de vue de la formation de sa personnalité physique, intellectuelle et morale?

* * *

Au point de vue physique, il va sans dire que les inconvénients ne sont pas nombreux et sont déjà le fait de facteurs mentaux et moraux.

On raconte n'est-ce pas qu'un sculpteur chargé de décorer les chapiteaux des colonnes d'une église par la représentation des péchés capitaux fut un moment très embarrassé car il y avait huit chapiteaux à décorer et il n'y a, comme vous savez, que sept péchés capitaux. Mais le facétieux artiste trouva bien vite à se tirer de cette situation en inventant un huitième péché; et il représenta sur le huitième chapiteau la Tristesse.

Et bien l'enfant, et l'enfant beaucoup plus encore que l'homme, a un besoin impérieux de gaieté et d'exubérance, tout comme il a besoin de plus d'air. La joie est une nécessité pour son développement physique comme pour son éducation. J'ai bien dit « joie » et non « plaisir ». Ce ne sont pas les mêmes choses. Ce sont même souvent des choses très contradictoires. Cette joie, il ne la trouve qu'avec d'autres enfants, car l'enfant est aussi le seul être d'où rayonne le bonheur.

Si dans les quatre premiers mois de sa vie, l'enfant appartient à sa mère et doit vivre complètement avec elle seule, bientôt la nécessité d'un excitant psychologique se fait sentir et tous les médecins connaissent les graves inconvénients qui résultent de l'élevage de nourrissons dans les collectivités, (crèches, pouponnières, etc.), où l'insuffisance de personnel force l'enfant à des stagnations continuelles au berceau.

La croissance, même physique, de l'enfant s'en trouve retardée. Le nourrisson, même de quatre ou cinq mois, demande à être pris et stimulé par les regards et les appels de sa mère. Mais à peine plus âgé, dès que l'enfant peut manifester sa joie de vivre par l'excitation du regard, l'attention vive et les rires joyeux, ce n'est plus sa mère qui provoquera les petites crises d'enthousiasme si belles à voir, ce sera l'apparition d'un autre enfant, frère ou sœur. A son arrivée près du berceau ce seront des battements de bras et une exaltation dans le regard et dans les cris inarticulés qui ne seront provoqués que par des êtres jeunes.

Dès sa première année, l'enfant manifeste ainsi le besoin naturel qu'il a de la société d'autres enfants.

Plus tard, ce besoin naturel ne fait que s'accroître. La joie et le mouvement physique sont une nécessité que seule apporte la présence d'êtres jeunes. La société de l'adulte n'est pour l'enfant d'aucun secours. Leurs activités créatrices sont toutes différentes et l'enfant, au contraire, a tendance à cesser ses jeux quand l'adulte s'en mêle. Il faut l'enfant à l'enfant sous peine d'en faire

un malheureux qui traîne son ennui perpétuel et sa mauvaise humeur au milieu d'une salle de jeu garnie comme un bazar.

Cette absence de joie a un retentissement considérable sur la santé de l'enfant; d'abord par elle-même et ensuite par l'absence de mouvement qu'elle entraîne. Les échanges nutritifs sont certainement diminués chez l'enfant qui s'ennuie, témoin l'inappétence qui est si souvent son fait.

L'enfant unique, souvent, mange mal. Il mange mal parce qu'il se dépense moins et il mange mal parce que son appétit n'est pas stimulé par celui de ses frères et sœurs.

L'enfant unique, souvent, dort mal. Il a un sommeil agité. Sa mère devra rester à son chevet et le veiller jusqu'à ce qu'il s'endorme. Souvent, elle devra lui tenir la main et laisser la lumière dans la chambre.

L'enfant unique est, enfin, souvent un nerveux, pour une foule de raisons qui résultent du caractère anormal de son existence, mais aussi peut-être de son hérédité.

Le plus souvent, quand un ménage ne veut qu'un enfant, c'est la femme qui le désire ainsi et c'est là un phénomène anormal qui doit laisser des doutes sur l'intégrité de son équilibre. Si l'homme est permis de ne parler qu'en médecin à une fiancée ou à une jeune femme qui me dirait : « Je ne veux qu'un enfant », et cela s'entend, n'est-ce pas, bien souvent de nos jours, je répondrais : « Je vous en supplie, n'en ayez pas ! Il n'est pas normal que de parti pris une femme parfaitement équilibrée renonce à sa raison d'être, aux satisfactions que toute sa nature souhaite. Vous êtes un être étrange et l'enfant que vous mettez au monde pourrait en pâtir. De plus, ce malheureux va traîner une existence malheureuse qui le suppliciera et vous suppliciera. Vous l'armerez bien mal pour la vie, car vous serez certainement une pitoyable éducatrice. Comme le disait si justement le P. de Ganay « nous n'élevons pas nos enfants avec ce que nous disons, ni même avec ce que nous faisons, mais avec ce que nous sommes. Soyez des âmes hautes et faites ce que vous voulez, vos enfants seront bien élevés malgré votre méconnaissance de nos fragmentaires sciences d'éducation ». Mais qu'attendre, n'est-ce pas, comme valeur morale d'un homme et encore plus d'une femme qui aborde le mariage avec, déjà, des restrictions et un manque de générosité?

Du point de vue physique seul, il y a encore un autre inconvénient, paradoxal celui-là, à l'unicité de l'enfant; c'est la trop grande sollicitude, et trop ouvertement manifestée par les parents, pour sa santé.

Des soins extrêmement minutieux ne sont nécessaires qu'à l'enfant tout jeune. Plus tard, toute cette sollicitude et ces caresses l'amolissent. Les parents, dans la crainte de perdre leur unique enfant et de se trouver seuls, le soignent trop pour qu'il puisse se bien porter et ne lui permettent pas de s'aguerir contre les maladies. Leur inquiétude leur fait épier tous les gestes, toutes les attitudes de leur enfant; elle les pousse à des interrogations continuelles qui forcent l'enfant à s'examiner, à avouer et souvent à exagérer les moindres sensations. On fait au médecin de fréquentes visites sous les prétextes les plus futiles. Tout cela suggestionne le pauvre enfant qui prend l'habitude de s'analyser, de s'épêlucher et de se découvrir des maux que, plus tard, un bon dictionnaire médical se chargera de concrétiser. Tous les médecins connaissent ces enfants qui, à chaque instant, se plaignent à leurs parents de l'un ou l'autre malaise et qui, fortuitement placés dans un autre milieu, ne ressentent plus rien.

L'enfant gâté, et qui plus que l'enfant unique a chance d'être gâté, est indocile; les examens médicaux auxquels on est forcé de le soumettre sont difficiles, souvent absolument impossibles. Ils se défendent parfois des mains et des pieds et toute la patience et toute la bonne volonté du médecin ne parviennent pas à vaincre leur résistance. Quand il s'agit d'une affection banale, le mal peut ne pas être grand; mais cette indocilité peut être fatale quand il s'agit d'affections dont le diagnostic doit entraîner une thérapeutique active et immédiate. Un diagnostic d'appendicite, par exemple, peut être rendu impossible par la résistance et les cris désordonnés d'un enfant. Cela a déjà retardé ou empêché un acte opératoire qui eût sauvé le petit malade. Il est cependant souvent possible de couper court aux résistances de l'enfant gâté. Le meilleur moyen sera, pour le médecin, de renvoyer les parents et de rester avec lui soit seul, soit avec une infirmière. Les parents partis, le petit malade perd de son audace et s'il sent une autorité calme mais décidée se soumettra facilement à l'examen.

L'autorité de parents qui ont toujours capitulé est brûlée et leur enfant, indocile et contrariant avec eux, devient quelquefois très soumis quand il se heurte à une autorité nouvelle et forte. Point ne sera besoin pour cela de sévices ou de grands éclats; les parents en ont généralement abusé et rien n'est plus préjudiciable à la vraie autorité.

* * *

Du point de vue intellectuel, l'enfant unique présente quelques particularités qui méritent qu'on s'y arrête.

Il paraît incontestablement plus précoce que les autres enfants, mais, le plus souvent, cette précocité n'est qu'apparente et, en tout cas, ne sera d'aucune utilité pour l'avenir. Ses connaissances surprenantes réjouissent l'entourage qui croit aisément avoir affaire à un prodige ou à un futur génie. Mais l'illusion n'est pas longue. Ses conversations continues avec les adultes lui permettent de servir des clichés entendus, mais, plus que les autres enfants, il sortira des phrases toutes faites parce qu'il n'a pas franchi patiemment toutes les étapes de l'expérimentation personnelle par le contact et les jeux avec les autres enfants. Forcé de jouer avec les grands, qui, comme nous le disions tout à l'heure, n'entendent rien aux jeux des enfants, il ne peut jamais s'abandonner à toute son imagination.

Observez deux ou trois enfants qui jouent avec animation; écoutez-les : ils donnent libre cours à leur invention et ils ont des évocations surprenantes, mêlant admirablement la réalité à la fiction. Alors, approchez-vous d'eux aimablement et paraissez vous intéresser à leurs jeux, et, mêlez-vous en en vous mettant à leur portée; leur animation tombera et ce ne sera pas de l'intimidation; non, vous avez brisé le charme et fait simplement s'évanouir ces images naïves qui se succédaient dans leurs jeunes cerveaux pour les remplacer par des réalités ou des fictions bien moins intéressantes.

Et ce ne seront malheureusement pas les jouets qui pourront remplacer la société d'autres enfants. Les enfants uniques en sont comblés, leurs parents croyant ainsi arriver à vaincre cet ennui qu'ils leur voient. Comme nous le dirons tout à l'heure, l'enfant est un être instable et, seul, ne se tient pas bien longtemps à un jeu; rapidement, il reviendra à sa mère et la laissera jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à le remettre en train en restimulant son imagination.

Presque toutes les mamans d'enfants uniques nous disent que leur enfant ne sait pas jouer et sont tentées de le considérer comme un être exceptionnel; non pas, c'est le contraire qui est l'exception.

Au demeurant, dans les jeux des enfants entre eux, les jouets servent de bien peu de chose et ils ne commencent réellement à être utiles que quand ils sont brisés et ont perdu leur apparence primitive. Entiers, ils imposaient une idée, un usage; brisés en pièces et morceaux, ils deviennent des instruments dociles pour l'imagination et leurs fragments sont aisément et tour à tour : soldats, chevaux, arbres et maisons. Mais, je le répète, l'enfant est un être instable et, seul, il est vite fatigué d'un genre d'activité. Avec d'autres, au contraire, il y aura bien quelquefois des atrapades homériques et des filles échangées, mais les idées se renouvellent, l'une alimentant l'autre, au grand profit de l'expérimentation personnelle et de la formation des concepts primordiaux de l'enfant.

L'enfant unique vivant et jouant seul ou avec des adultes, manque ces premières expériences et perd rapidement de sa fraîcheur intellectuelle.

Dans l'enfant, nous trouvons déjà l'homme tout entier. Les premières images qui se fixent dans son cerveau sont capitales et orienteront peut-être sa vie. Il est rare qu'un enfant unique qui n'a jamais joué qu'avec ses parents et n'a participé qu'à leur conversation puisse conserver un idéal bien élevé. Les propos des parents ont trait trop souvent, hélas! à la cherté de la vie, à la difficulté des temps, aux fluctuations de la bourse. Et c'est une imprudence. L'enfant unique les écoute et même y participe. S'ils sont nombreux, au contraire, les enfants auront vite fait de se lasser d'une conversation qui ne les intéresse pas et s'arrangeront pour faire des « apartés » à propos de sujets plus à leur portée et aussi plus opportuns, et bien vite, n'est-ce pas, les parents seront forcés d'adapter leur conversation à l'âge et aux préoccupations de leurs fils et de leurs filles.

L'idéal de l'enfant ou même tout simplement ses projets d'avenir seront assez différents. Le fils unique aura des tendances bien plus

utilitaires. Il est rare d'en trouver un qui, dans ses jeux, s'imaginera être missionnaire, artiste, officier, magistrat, voire médecin ou qui manifestera le désir de l'être plus tard.

* * *

Toute la formation de la personnalité morale est du reste différente chez l'enfant unique, même quand il n'est pas gâté. Il est ou bien trop livré à lui-même, ou bien trop surveillé. Elevé avec d'autres enfants, au contraire, sa personnalité se développe sous le contrôle de ses frères et sœurs; il mène en quelque sorte une vie à ciel ouvert et sent, à chaque instant, la répercussion de ce qu'il dit ou fait.

L'action des frères et sœurs les uns sur les autres, pour être inconnue, n'en est pas moins efficace. Ils se chargeront de se moquer du vaniteux et de l'orgueilleux, de confondre le menteur et d'admonester le brutal voire même, ils se chargeront de le punir corporellement. On raconte aussi plus facilement ses frasques à ses frères et sœurs qu'à ses parents et, partant, l'influence réciproque est plus grande.

L'enfant de famille nombreuse sent toujours la répercussion de ses actes d'une manière plus étendue que s'il est seul. Quand il aura commis un délit, souvent, il ne sera pas seul à en pâtir; les innocents le lui feront bien voir. Il sera aussi généralement plus franc. Il est habitué à subir les réprimandes de ses parents devant ses frères et sœurs et accepte mieux les admonestrations que l'enfant unique.

L'enfant unique ne doit naturellement penser qu'à lui-même et là est peut-être le plus grand vice de sa formation. Car, même quand il pense à ses parents, il a une tendance à n'y penser qu'à travers lui; il ne les voit exister et agir que pour lui. Dans une famille nombreuse, au contraire, une nécessité vitale pour un enfant est également une nécessité vitale pour les autres. S'il a besoin d'aliments ou de vêtements, ses frères et sœurs en demandent aussi. Ses satisfactions seront les satisfactions des autres; ses peines et ses privations, également, seront partagées. Il ne peut en réalité penser à lui que dans la mesure où il pense aux autres et ainsi, dès les premières années la notion de partage, d'entraide, de communauté s'instaure. Partage et communauté non seulement pour ce que l'enfant reçoit, mais aussi pour ce qu'il doit donner. Les jouets et les friandises, même donnés à titre personnel, seront partagés entre tous. L'enfant unique, au contraire, ne fait que recevoir; il n'a jamais l'occasion de partager ou de donner.

De plus, il voit tous ses désirs plus facilement réalisés. Il est chez lui un centre, souvent le principal personnage de la maison; cette situation comporte des privilèges qu'il croit normaux et réellement dus. Dans les familles nombreuses, au contraire, rapidement l'enfant sent qu'il doit s'effacer. Il y a des difficultés, des peines, des souffrances provenant de l'éducation, de la santé des autres enfants; à ce moment-là, il passe à l'arrière-plan. L'enfant unique ne voit chez ses parents d'autre préoccupation que lui-même et tout cela constitue chez lui, au point de vue de la formation du caractère, une déficience grave, même si ces parents ont l'intelligence de ne pas le gêner.

Le caractère, en effet, se forme bien plus par les occasions qu'on a de donner que par les occasions qu'on a de recevoir et c'est par le caractère seul, n'est-ce pas, que l'homme est grand.

Tout ceci est l'atmosphère dans laquelle l'enfant unique est élevé; c'est une atmosphère à laquelle il ne peut échapper; quel que soit le souci des parents pour en mitiger les inconvénients, cette atmosphère aura fatalement un retentissement sur la formation de son caractère, même s'il n'a pas été gâté. Mais comment ne pas gêner un enfant unique. C'est une attitude bien difficile à tenir et à conserver. Elle exige de l'intelligence, de la volonté et, disons-le, elle n'est pas normale. Il est dans les règles de la nature d'avoir plusieurs enfants, et c'est pour un père et une mère une situation exceptionnelle et anti-naturelle de n'avoir qu'un enfant à élever. Aussi, cet enfant a-t-il toutes les chances d'ajouter aux défauts qui résultent du caractère fatalement anormal de sa formation les défauts de l'enfant gâté. Jean-Jacques Rousseau ne devait pas avoir vu beaucoup d'enfants pour affirmer qu'ils étaient naturellement bons et vertueux. Non, reconnaissons-le, le péché originel ternit leur fraîcheur et leur charme. Par eux-mêmes, ils sont instables, capricieux, égoïstes et dominateurs et, malheureusement, les circonstances de la vie moderne ne sont pas faites pour les améliorer spontanément.

Dans une de ses spirituelles conférences, André Lichtenberger a essayé de retracer les traits essentiels de l'enfant d'aujourd'hui : « Ils ne sont pas jolis, jolis »; aussi ai-je la lâcheté de le faire parler à ma place, ayant un peu peur de vos protestations. « Le spirituel conférencier note chez l'enfant d'aujourd'hui de robustes tendances à l'irrespect, au besoin d'indépendance et au scepticisme. Il leur voit une tournure d'esprit utilitaire et une formation précoce de la personnalité aboutissant à un solide petit égoïsme et quelquefois à un sentiment incommode de leur propre importance, sentiment qui n'est pas sans soulever certains conflits. Je le répète, ce n'est pas moi qui parle, mais bien un littérateur et un psychologue souvent trop indulgent.

Et, n'est-ce pas, nous avons le droit de nous demander ce que les parents et surtout les parents de l'enfant unique pourront opposer à ces défauts naturels et à ceux que la vie moderne n'a que trop de tendances à lui infuser. Il est instinctif de la part des parents de satisfaire leur besoin de tendresse pour leurs enfants; chez l'enfant unique, cette tendresse n'est pas partagée avec d'autres enfants; il l'a tout entière pour lui et l'accepte comme un droit. Non pas que l'affection des parents, même pour leurs enfants nombreux, soit une affection partagée en tranches, non; dans une famille, même de dix enfants, chacun d'eux possède l'entièreté de l'affection des parents. Mais il y a dans ces familles un inconscient esprit de compétition qui ne va pas jusqu'à la jalousie si les parents se gardent de faire sentir les préférences qu'ils peuvent avoir pour l'un ou l'autre. Chaque enfant s'efforce très naturellement de mériter les caresses, les petites faveurs ou même les compliments des parents.

L'enfant unique n'a généralement pas cet effort à faire. Il accepte les marques de tendresse comme un droit, sans avoir rien à faire pour les mériter; puis, bientôt, il les acceptera avec indifférence, comme on prend dans un trésor inépuisable; il ne manifestera pas lui-même sa tendresse si ce n'est par flatterie, à l'occasion d'un nouveau caprice à satisfaire. Et les parents cèdent à ces caprices. D'abord parce qu'ils ont la possibilité matérielle de le faire; on cède facilement aux caprices d'un seul, mais il est impossible de céder aux caprices de cinq! Ensuite, par lâcheté; il est beaucoup plus facile de gâter un enfant que de l'élever, tendrement certes, mais sévèrement; et puis on a peur de faire souffrir l'enfant et surtout on a pris l'habitude des capitulations : on a accepté d'abord qu'il ne veuille pas manger à telle heure; qu'il ne veuille manger que ce qui lui plaît, qu'il ne veuille pas se coucher, qu'il trouble le sommeil des autres; plus tard, on acceptera tous ses caprices.

L'égoïsme peut évidemment, se retrouver partout, mais son développement est bien plus malaisé dans une famille nombreuse, les frères et sœurs se chargent rapidement de remettre au pas celui qui veut que toujours les autres se plient à ses désirs et soient ses serviteurs.

L'enfant unique trouve tout naturel que tout lui soit donné et, si par hasard il rencontre de la résistance, il répond par des colères auxquelles les parents s'empressent de céder par peur du retentissement physique. Le contact avec les enfants étrangers arrangerait rapidement bien des choses; mais les parents souvent craignent le contact des autres enfants par peur des maladies. Ils savent aussi que leur enfant est indocile et se frotte difficilement aux autres qui ne l'aiment du reste pas; c'est souvent un petit tyran qui se fait détester et ses parents, se rendant compte de la dépréciation de leur enfant, ont une malheureuse tendance à l'isoler davantage. Ils ont donné à leur enfant des habitudes et lui ont permis des exigences qu'ils désirent voir satisfaites partout. J'en appelle aux directeurs d'écoles ou de pensionnats qui sont ici. N'y a-t-il rien d'aussi ridicule que la présentation d'un enfant unique dans un internat : recommandations puériles, petites exigences impossibles à satisfaire, attendrissements prolongés et souvent unilatéraux, l'enfant restant généralement froid devant les larmes de sa mère.

Les débuts de l'enfant unique en classe ou en pension sont tristes, souvent pénibles; il a été jusqu'à présent un isolé dans la vie; les premiers contacts sont durs. Les instituteurs et les institutrices vous diront que ce sont toujours les parents d'enfants uniques qui viennent se plaindre de l'école, des maîtres ou des camarades et qui a priori donnent raison à leur enfant.

Comme ils ont le caractère changeant, ils sont souvent distraits et ne font que des élèves médiocres; on ne les a pas habitués à l'effort individuel et le travail les rebute. Ils n'en ont souvent pas eu l'exemple : le père ne l'a pas donné, n'étant généralement pas

un travailleur lui-même d'abord par tempérament, ensuite parce que le besoin du travail ne se fait pas sentir dans un petit ménage comme dans un grand.

Et ceci nous amène à parler de l'avenir de l'enfant unique.

Pour la plupart de nous, la vie est une chose sévère et souvent dure; l'enfant doit être élevé, tendrement certes, mais avec sévérité pour être préparé aux sévérités de la vie qui, elles, seront inéluctables. Dans les épreuves, devant le malheur, l'homme est seul et, pour soutenir son courage, c'est en lui qu'il devra trouver toute sa force. Si, dans ses premières années on lui a passé tous ses caprices, il se cabrera devant la contrariété des hommes et des événements. Même s'il sort victorieux et sauf des épreuves, il aura souffert bien davantage que l'homme qui aura dû se soumettre durant ses premières années à la volonté de ses parents; il trouvera tout naturel que tout n'aille pas dans la vie à sa complète convenance personnelle. En réalité, il sera mieux que l'autre servi par les événements; s'aidant mieux lui-même par plus de travail, par plus de renoncement, le Ciel aussi l'aidera davantage; l'exemple du travail l'aura familiarisé avec lui; il trouvera toutes naturelles les dures journées; ayant vu son père et sa mère aux prises avec elles, il réalisera aussi rapidement que le travail, le travail souvent acharné, est une nécessité inéluctable pour lui et une de ses plus grandes sources de joie et de bonheur. Il saura qu'il n'a pas à compter sur la fortune pour prendre soin de son avenir; ses parents n'en auront probablement pas à lui laisser; mais ils lui laisseront des biens moins fragiles : le goût et l'aptitude au travail. Et puis, il s'attirera des sympathies qui aplaniront sur sa route bien des difficultés. Les habitudes de petite idole que l'enfant unique aura contractées lui attireront au contraire bien des blessures; la vie l'aura vite meurtri; un égoïste, n'est-ce pas, n'est jamais satisfait de l'attitude de son entourage à son égard; aussi souffre-t-il autant qu'il rend son entourage malheureux.

Comme nous le disions en débutant, l'école et le pensionnat viennent corriger bien des défauts de l'enfant unique. Apparents déjà vers l'âge de deux ans, ces défauts sont portés à leur maximum entre quatre et sept ans. Si, à ce moment, des maîtres avertis prennent en main l'éducation avec intelligence et fermeté, plusieurs des particularités que nous avons tâché de reconnaître disparaîtront, mais ce sera souvent au prix de réelles difficultés et de souffrances.

Il y en a cependant qui ont des chances de se maintenir pendant toute la vie. Ce sera surtout un goût accentué pour la vie facile, un manque de courage et de décision devant les difficultés; les résolutions viriles seront difficiles à prendre et il y faudra généralement l'influence d'une personnalité plus énergique.

En ce qui concerne l'enfant unique élevé seul et privé en outre des bienfaits de l'école ou du pensionnat, nous ne pensons pas qu'il puisse jamais s'adapter complètement à la vie. Il lui restera toujours quelque chose d'étrange et d'insociable qui rendra ses rapports avec les autres difficiles et inconfortables.

* * *

Je vous en prie, ayez pitié de l'enfant unique et craignez-le! Et ceci n'est pas de la littérature — vous vous êtes aperçu que je ne sais pas en faire. Ce que je vous dis est le fruit d'une expérience de médecin d'enfants qui n'est ni psychologue, ni pédagogue, mais qui vit au milieu d'eux et, à force de vivre avec eux, croit les connaître et les aime.

Par tendresse d'abord. Evitez-leur cette enfance solitaire et triste du pauvre être qui languit d'ennui.

Par raison aussi. Evitez-leur les épreuves et les coups dont la vie accable ceux qui sont mal préparés à y entrer.

Par calcul, enfin. Je vous ai dit que l'affection des parents ne se partage pas, chaque enfant en a l'entièreté; mais, devant le danger de mort, nous ne lisons pas dans les yeux des parents de familles nombreuses cette angoisse affolée que nous voyons chez ceux qui n'ont qu'un enfant. C'est que, chez ces derniers, la perte de leur enfant est le naufrage absolu, la raison de vivre brutalement supprimée, le foyer vide, les soirées lentes à passer avec, pour les parents, la peur d'échanger leurs regards car ils n'y trouvent que désespérance, reproches et remords.

Et puis l'enfant n'aime que ce qu'il respecte et, devenu adulte, ne change pas ses sentiments à l'égard de ses parents. Prenez garde que l'enfant que vous aurez gâté, et, je le répète, comment ne pas gâter un enfant unique, ne vous respecte pas et ne soit pas,

quand vous serez vieux, le soutien respectueux qu'il devrait être.
Et puis, enfin, vous serez plus heureux, car vous vivrez plus conformé-ment à vos instincts profonds et vous trouverez le bonheur là où il est réellement : dans une vie familiale, peut-être moins aisée, probablement plus laborieuse aussi, mais égayée par des enfants joyeux qui feront votre foyer uni et vous garderont à vous-même votre jeunesse.

D^r P. BORREMANS-PONTHIÈRE,
Chef de service de médecine infantile
à l'Institut S. S. Jean et Elisabeth.

L'Homme moderne⁽¹⁾

Je n'aime pas les pessimistes. Assurément, quand on a un peu vécu, les raisons ne manquent point pour maudire la vie ou pour la traiter avec quelque ironie. Mais il y a autre chose derrière, que le pessimiste ne voit pas; il y a la possibilité d'élaborer la douleur, l'amertume, le mal et d'en faire la matière même de son activité joyeuse et de son espérance. C'est pour cela que le discours souriant de Fortunat Strowski sur l'homme moderne m'enchanté; il raconte les déboires de l'homme d'aujourd'hui et ses magnifiques puissances d'avenir.

La terre a tremblé et un fossé profond s'est creusé entre l'humanité d'hier et celle d'aujourd'hui. Si vous restez sur l'autre rive, vous êtes du passé et vous ne ferez rien dans le présent; si vous restez sur cette rive, vous êtes sans racines dans la civilisation d'hier et votre activité bouleverse au lieu d'organiser. Il faut jeter des ponts. Fortunat Strowski était prédestiné à cette besogne. De tous les professeurs de l'Université et de cette Sorbonne qui ne boude cependant pas notre temps, il est le plus moderne; assidu aux premières dans les théâtres à la mode, grand voyageur, essayiste, journaliste, il s'intéresse à tout ce qui est nouveau et il a le goût des anticipations. Les étudiants qui se sont de loin fabriqué l'image d'un magister sorbonique et qui arrivent dans sa salle de cours sont éberlués. A propos de Ronsard ou de Bossuet, il fait une incursion dans les théâtres du boulevard, au cinéma parlant, à travers les dernières manifestations de la civilisation américaine.

Et cet homme moderne a fréquenté toute sa vie et continue à fréquenter encore Montaigne et Pascal : il est saturé de leur pensée et de leurs sagesses contradictoires. En embuscade dans sa solitude, Montaigne regarde passer autour de lui les événements, en lui les idées, les sentiments, les passions; avec une conscience sans cesse en éveil, il pèse et juge ces choses, et de chacune il rejette tout ce qui pourrait le troubler ou le diminuer, et de chacune il garde tout ce qui lui apporte une joie ou un enrichissement. Il s'est composé un art de vivre qui demande beaucoup de réflexion et d'attention mais qui a l'avantage d'entretenir, et à tous les instants, l'âme dans une activité modérée. Pascal au contraire déchire violemment ce pacte avec la vie que Montaigne a établi avec tant de peine; il la juge décevante, insignifiante, ridiculement limitée; il la jette en sacrifice dans l'abîme que son âme impatiente a creusé et il la foule aux pieds pour passer et monter à une destinée plus haute. Le sage païen et le mystique chrétien sont tous les deux aussi éloignés que possible de nos préoccupations; Fortunat Strowski, leur disciple, a su rassembler dans son âme accueillante leurs deux sagesses et toutes les fièvres modernes. J'imagine qu'il n'est pas facile de mettre d'accord des éléments si divers; mais l'accord n'est pas nécessaire; il s'agit de se supporter plutôt que de s'entendre; il n'est pas question de synthèse, il est question de

tolérance. Fortunat Strowski est tolérant et il recueille immédiatement l'avantage de la tolérance : il est capable de comprendre le présent comme le passé et de circuler à l'aise sur la passerelle qu'il a établie pour les relier l'un à l'autre.

Le portrait qu'il trace de l'homme moderne n'est qu'une esquisse, bien des traits restent indéfinis. Et puis, est-il possible dans une seule épreuve de donner une image synthétique de l'homme moderne? Fortunat Strowski, en reporter, en journaliste doué d'une grande rapidité de vision, en voyageur qui remarque ce qui échappe aux casaniers, a regardé le Parisien affairé, et principalement l'Américain en qui il est convenu qu'on doit voir l'homme moderne par excellence. Il a pris ici et là une collection de pellicules; il a superposé les vues; et c'est son livre. Mais que d'exemplaires d'une humanité différente sont restés hors de ses prises! Il y a une multitude d'hommes qui continuent à labourer leur champ suivant un rythme millénaire; au creux de nos vallons de France, il y a une foule de sages qui animent leur maison des sentiments qui viennent du fond de la tradition; il y a même dans les solitudes des mystiques qui ne vivent que pour Dieu. Ils sont modernes en un sens puisqu'ils ont inséré leur existence dans notre temps et se sont adaptés à lui ou l'ont adapté à eux; et, peut-être, c'est leur sagesse paisible qui maintient solides les colonnes entre lesquelles le petit nombre des agités qui accaparent le théâtre exécutent leurs périlleux exercices.

Mais ne chicanons point. L'homme « moderne » existe; c'est une espèce parmi les espèces et qui compte en effet un nombre impressionnant d'individus. Ce qui le caractérise au fond, c'est qu'il a profondément modifié la vision traditionnelle du monde. Les découvertes qui ont été faites dans le domaine de l'obscur et les conquêtes réalisées sur les forces hostiles ou inutiles lui ont persuadé qu'il sait tout ou peut tout savoir et qu'il pliera à son service toutes les ressources de la nature qui sont inépuisables. Sur ce point, il n'a plus ni peur ni inquiétude : il est chez lui dans la nature et pour satisfaire ses désirs, il serait tenté de faire le geste de tourner un commutateur. Ce n'est plus de l'orgueil; l'orgueil était à la mode, il y a un demi-siècle; c'est déjà la tranquillité de l'habitude.

Après avoir supprimé l'obscur et dompté les forces, il a escamoté la distance au moyen de la vitesse. C'est un bolide qui se déplace sur une ligne droite ou sur une ligne qu'il maudit de ne pas être droite et qu'il fera droite demain puisqu'il fait tout ce qu'il veut. Cette rapidité de ses mouvements, qui l'arrache à l'emprise de la matière et le rapproche des esprits, change pour lui le visage du monde; et de là vient toute une esthétique nouvelle et peut-être une nouvelle éthique.

Cette civilisation industrielle lui apporte à cette heure quelques déboires. Les merveilleux progrès dont il jouit, il les doit à la machine. Mais la machine est un monstre inconscient et cruel. Plus elle se perfectionne, plus elle exige la soumission aveugle de ceux qui la servent, si bien que l'homme qui l'a construite pour se libérer de l'esclavage du travail trop lent et trop pénible, se trouve condamné par elle à un nouvel esclavage plus monotone et plus morne. De plus, une fois lancée, la machine ne s'arrête plus; elle produit plus que les hommes ne peuvent consommer. Nos besoins sont limités et la puissance de la machine est pratiquement sans limites. Si elle produisait à bon marché, elle apporterait l'aisance et les loisirs; mais ce qu'elle produit est de plus en plus cher parce que ses rouages sont de plus en plus compliqués. L'humanité risque de mourir de faim devant cette surabondance de richesses. C'est une crise économique d'une hallucinante gravité. Quelle vision! La machine, qui tourne sans arrêt, submerge ses serviteurs de ses produits et leur souffle au cœur la colère, la révolte, la guerre.

Le spectacle est tellement étrange que l'on craint en le décou-

(1) Fortunat STROWSKI : *L'Homme moderne*, Grasset.

vrant de glisser dans la littérature romanesque. Le même danger nous guette quand nous nous appliquons à analyser la crise morale qui accompagne cette crise économique. Est-ce que cette crise morale n'est pas, en partie, la création factice de quelques artistes qui racontent leurs rêves et d'un nombre plus grand de snobs qui exploitent le rêve à la mode? Il ne faudrait pas tout de même aller chercher une image adéquate du monde moderne dans trois ou quatre revues, dans trente romans et dans une centaine de sous-romans. Les auteurs de cette littérature inquiète et leurs lecteurs sont-ils réellement une élite et peut-on les regarder comme les témoins authentiques de leur génération?

Fortunat Strowski est bien obligé de le croire puisqu'il écrit un livre sur l'homme moderne et qu'il faut bien prendre les documents où ils se trouvent. La crise morale qui travaille l'homme moderne, il la décrit avec une netteté de clinicien et, certes, sans complaisance. Lui aussi, après tant d'autres, résume le caractère de l'âme d'aujourd'hui dans ce mot dont on a abusé mais qu'il faut reprendre parce qu'il est obscur et vaste : l'inquiétude. Comme il a raison de signaler parmi les causes de cette inquiétude la démission de la personnalité et l'obsession sensuelle. L'homme d'aujourd'hui n'est plus le maître de sa pensée ni le créateur de sa vie morale; il assiste en étranger au défilé de ses songes, il regarde se dérouler sa vie psychologique avec le sentiment amer qu'il ne peut pas intervenir; il assiste au déroulement de ses instincts, de ses volontés qui se transformeront en actes, sans qu'il puisse choisir parmi les fantômes qui montent du subconscient. Il ne commande pas, il ne contrôle pas, il n'est pas lui.

Et voilà que ces phantasmes qui s'agitent en lui sont maintenant empoisonnés. La littérature freudienne a intoxiqué notre imagination. Il y a longtemps que je pense qu'un crime a été commis et que nous l'avons laissé commettre. Nous avons conservé une certaine enfance du cœur : il y avait des choses pures que nous pouvions regarder avec des yeux tranquilles. On nous a sali notre enfance, on a barbouillé d'un doute insolent les images les plus fraîches. Il n'y a plus d'anges, il n'y a que des cupidons; la mère n'ose plus regarder son fils, le frère sa sœur, l'ami son ami. Freud, cette nouvelle incarnation de Méphistophélès, est passé par là et les romanciers qui se sont amusés à vulgariser sa prétendue science ont terni de leur bave ce qui nous restait de pur. Je répète que c'est un crime. Et je comprends que de là soit née cette obsession sexuelle qui pèse sur l'âme moderne et contribue à épaissir son inquiétude.

* * *

Fortunat Strowski après avoir tracé ce sombre tableau nous promet pour demain la noblesse et la joie. Nous sortirons vainqueurs de la crise économique et de la crise morale.

La crise économique est due en grande partie à la machine, c'est la machine qui nous délivrera. La machine d'hier nous a perdus parce qu'elle n'était que du travail transformé et ne pouvait s'alimenter que par le travail continu des hommes et par une maîtresse qu'il fallait préparer et traiter. Aussi ne pouvait-elle produire qu'à très haut prix et imposait-elle un dur esclavage. Mais la machine de demain n'utilisera plus que des forces en suspension dans l'univers; elle les utilisera directement et immédiatement, sans aucune transformation, sans aucune dépense. L'homme-roi n'aura plus qu'à tourner un commutateur. Il aura donc à peu de frais tout ce qui est nécessaire à sa vie et à sa joie; il aura des loisirs. Au lieu d'acheter quelques heures de récréation par une vie de travail déprimant, il achètera par quelques heures de travail joyeux les loisirs pour une vie supérieure, la vie de la pensée et du cœur. Il faut que ses chefs et ses guides le préparent à cette étape nouvelle de civilisation.

De la crise morale, il s'évadera par ce sens plus aigu de l'esprit

que nous voyons se développer en lui, par la restauration des valeurs religieuses, par le goût de la sainteté, très marqué aujourd'hui dans une élite.

J'aime cet optimisme de Fortunat Strowski et je suis convaincu, comme lui, que l'humanité n'est pas condamnée à la chute verticale que certains lui annoncent. J'avoue cependant mon inquiétude et je me demande si les redressements seront aussi rapides que l'aimable disciple de Montaigne et de Pascal nous l'assure.

Lorsque le moyen âge découvrit l'or, la richesse et le luxe, il eut une heure d'ivresse et il aurait perdu son génie si saint François d'Assise ne l'avait sauvé. Il prouva par son exemple qu'on pouvait mépriser l'or et s'en passer; en épousant la Pauvreté, il démontra que la richesse n'était pas nécessaire pour la vie et pour la joie. Sommes-nous capables d'utiliser son exemple? Une certaine pauvreté volontaire, le détachement de l'argent et du luxe serait une solution certaine à la crise économique, et elle serait une libération morale.

D'autres essayistes, d'autres moralistes se sont penchés sur l'homme moderne et ont prétendu lui tracer la voie du salut. On n'a pas oublié les livres passionnés d'un Jean Richard Bloch et d'un Guehenno. A leurs constructions généreuses, qui se perdent dans les nuées tout en prétendant reposer sur le réel, il manque quelque chose, un ciment spécial, sans lequel tout édifice humain est fragile. Nous le savons bien; la voix qui le dit arrive du fond des âges : *nisi Dominus aedificaverit domum, in vanum laboraverunt qui aedificant eam*. Fortunat Strowski ne se résigne pas à être de ces constructeurs vains dont l'édifice s'écroule; il n'a pas oublié l'essentiel. C'est pourquoi son livre, bien qu'il soit incomplet et rapide, a une force lumineuse et reconforte.

J. CALVET.

Professeur à l'Université catholique de Paris.

Anvers en 1830

Les documents que nous avons retrouvés aux archives de la ville d'Anvers donnent une image assez nette de l'histoire de la révolution anversoise, image qui diffère beaucoup de celle qu'on s'en faisait jusqu'à présent.

Pour un nombre considérable d'écrivains d'expression française, peu familiarisés en général avec la littérature flamande, Anvers fut la ville orangiste, mesquine, égoïste, finalement réduite par Bruxelles.

Pour un groupe plus jeune, composé surtout d'auteurs flamands, ce furent les intrigues et l'argent français qui amenèrent la ville à se soumettre au nouveau régime contre la volonté de la population.

Comme il en va presque toujours dans les recherches historiques, ici aussi une étude plus approfondie montre tout ce que ces anciennes idées ont de partial et de fallacieux. La mentalité qui provoqua les événements d'Anvers nous apparaît maintenant entièrement différente. En conclusion des recherches que nous fimes, nous allons les résumer ici.

* * *

Très certainement des raisons d'opportunité économique ont joué leur rôle, surtout dans la classe supérieure, spécialement dans le *Haut Commerce*. De même, des considérations d'ordre et la répulsion pour toute révolution écartèrent, au début, du mouvement belge, la masse des « bons bourgeois ».

Mais les trois grands groupements qui saisissent l'homme — groupement national, groupement professionnel et social, groupe-

ment religieux — ont par contre suscité des sentiments qui ont fait éclore la rose rouge de la révolution anversoise du 26 octobre. A Anvers, la Hollande a trouvé contre elle, malgré les circonstances économiques et le conservatisme, un esprit populaire qui était intensément national, social et religieux.

I

D'abord le *sentiment national*. Dans un grand ouvrage historique paru récemment, il est dit que la réunion des Pays-Bas en 1814 répondait le mieux à la nationalité de notre peuple. Nous n'avons pas à examiner ici la valeur de cette assertion en tant que considération sociologique, mais à rechercher quels étaient réellement les sentiments et les aspirations des différentes classes de la communauté anversoise au début et à la fin de ce régime.

Pour 1814, il n'y a pas le moindre doute : Anvers fut alors le centre le plus anti-hollandais de tous les Pays-Bas du sud, tant dans sa bourgeoisie que dans ses classes populaires. En 1830, il y eut un revirement pro-hollandais dans un groupe qui, en 1814, n'avait pas d'influence. Une partie de la bourgeoisie, celle qui voulait être la classe dirigeante, perdit en majeure partie ses sentiments anti-hollandais, tandis que le reste de la population les sentait croître constamment.

Les sentiments anti-hollandais s'étaient développés à Anvers pendant plus de deux siècles de notre histoire, car Anvers n'a jamais oublié sa gloire du XVI^e siècle. Et voilà que la Hollande avait mis fin à cette efflorescence commerciale, fermé notre Escaut et, des années durant, sans répit, avait menacé la ville des pires traitements. Pendant quatre-vingts ans, notre citadelle se trouva aux avant-postes de la lutte la plus chaude. Et plus tard, à partir de 1648, à chaque tentative de relèvement, nous étions soumis et ligotés par les États-Généraux. Comme un géolier faisant le guet à la porte d'entrée, une frégate menaçante veillait aux intérêts de la Hollande entre Lillo et Liefkenshoek. Et si nos capitaux tâchaient de s'échapper par Ostende, comme du temps de la Compagnie des Indes, ce furent toujours les Hollandais, après les Algériens, qui furent le plus à craindre tant sur mer que sur les côtes étrangères. A cette époque, les cruautés hollandaises étaient devenues légendaires à Anvers, allant jusqu'à la fable populaire. Ajoutons que nous avons connu pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle une lutte acerbe de tarifs douaniers avec la Hollande, dont pâtit en premier lieu la ville d'Anvers.

La situation stratégique de la ville dans la lutte des deux religions du peuple du Nord et de celui du Sud augmenta encore, si possible, les différents économiques. A partir du gouvernement de Farnèse, Anvers devient le bastion catholique contre le calvinisme. La « renaissance catholique » connaît à son apogée à Anvers. Les catholiques du Brabant septentrional se réfugièrent chez nous avec ce qu'ils avaient de plus précieux à soustraire à la profanation de la Hollande. Le Saint-Sang de Boxel devint une relique anversoise et pas une des églises de la ville qui ne conserve encore des calices ou des chasubles provenant des églises du Brabant septentrional. Les « années terribles des repréailles », comme les appellent les Anversois du milieu du XVII^e siècle, étaient restées fortement ancrées dans les esprits et dans la tradition. Ce fut la victoire du Prince-cardinal remportée à Calloo sur les Hollandais qui fut la plus fêtée à Anvers par des cortèges, des chants et des quolibets. Visitez notre Hôtel de ville et vous en trouverez les preuves : la Hollande était considérée à cette époque comme le pays de l'Antéchrist.

En 1814, lorsqu'il fallut voter pour ou contre la réunion des deux pays, aucun département ne se prononça aussi nettement contre cette fusion que celui des Deux-Nèthes : le nôtre. Et cependant cette union devait assurer le plus avantageusement la libre navigation sur l'Escaut, le commerce et la vie d'Anvers. Des 132 votes, il y en eut 6 pour la Hollande et 126 contre elle, et aucune de ces voix unionistes ne venait d'Anvers. Le résultat n'eût pas été meilleur pour la Hollande si la classe populaire avait eu à se prononcer. D'un sentiment de solidarité avec le peuple d'outre-Moerdijk, il n'était resté aucune tradition, si jamais il y en avait eu une.

* * *

Quel était en 1830 l'état du sentiment national ? Anvers avait-elle des aspirations pan-néerlandaises ou plutôt brabançonnaises-anti-hollandaises ?

L'unité de 1814 n'existait plus, Anvers était divisée. Examinons ce glissement de plus près à la lumière d'un triple problème qui se pose ici. Si, en 1814, c'étaient encore les anciens lignages anversois qui faisaient entendre leur voix, avec la renaissance du port, beaucoup d'étrangers s'y étaient fixés ou, immigrés au temps de l'époque française, s'y étaient enracinés pendant le régime hollandais et donnaient le ton dans la haute classe bourgeoise.

D'abord les vingt années de régime français amenèrent une quantité de Français, fonctionnaires supérieurs et inférieurs, voire de simples ouvriers aux chantiers navals. Ceci alla de pair avec une immigration d'un caractère plus international qui, tout en cherchant fortune, apportait plus de capital que les soi-disant « rats français ».

Le libre air marin qui soufflait maintenant sur l'Escaut avait attiré à Anvers des commerçants venant des centres commerciaux intérieurs et des points de communication de l'Europe occidentale. Il en vint de la France, de la Savoie, de la Franconie, du pays rhénan, de la Prusse, de la Westphalie, de la Hollande et de l'Angleterre. Et plus encore qu'au XVI^e siècle, où un phénomène analogue se produisit, ces membres du Haut Commerce acquirent une influence dans la vie de la cité sans toutefois s'assimiler aux anciens lignages ni aux traditions municipales.

En face d'une masse populaire, nettement et visiblement anti-hollandaise sans exception — y compris naturellement ses éléments français, et je songe ici au volontaire Conscience — se dresse le Haut-Commerce francisé et francisant, qui tient ouvertement pour la Hollande. Au commencement de septembre, une lettre au Roi circule à la Bourse afin de recueillir des signatures. Elle assurait la fidélité de la ville d'Anvers au roi Guillaume en désapprouvant ce qui s'était passé à Bruxelles. Environ cent quarante commerçants — presque tout le Haut Commerce — signèrent. Il est tout à fait significatif de ne pas y trouver les noms des commerçants d'ancienne origine brabançonne, de Jean Key, des frères Cassiers, de Reusens et de quelques autres. Certains se rappelaient encore leur participation ou celle de leurs aïeux à la révolution brabançonne ou à la guerre des paysans.

A côté de ces commerçants hollandophiles, la plupart en réalité de nationalité étrangère et ayant le français comme langue usuelle, il y avait aussi nombre de personnes de la noblesse et de la Haute Bourgeoisie faisant confiance au régime existant et lui restant fidèles même après les journées de la Révolution. Nous pouvons bien nommer ici de Caters et van Ertborn en rappelant qu'ils se trouvaient également à la tête de la *garde d'honneur* de Bonaparte à Anvers. Eux aussi sont des francisés, et malgré leur grande fidélité au roi Guillaume, il n'y a chez eux aucun sentiment national pan-néerlandais.

Ajoutons à ces deux groupes d'éléments français le petit groupe hollandais de Willems et nous aurons ainsi l'ensemble des partisans de la Hollande à Anvers. Buelens osa écrire, dans son *Antwerpenaer* : « Allez au théâtre (français) et vous connaîtrez les orangistes anversois ».

En face d'eux, il y avait la masse populaire qui opposait le Brabant à la Hollande.

Nous nous trouvons donc devant une situation qui semble bien paradoxale : Tous les éléments d'expression française, à l'exception de quelques membres de la noblesse comme la famille van de Werve, tiennent pour la Hollande, tandis que tous les Flamands fidèles — sauf une douzaine qui suivaient Willems — sont contre la Hollande. Les journaux français sont orangistes déclarés, les flamands sont tous anti-hollandais et l'organe dirigeant de l'action belge est l'*Antwerpenaer*, essentiellement flamand, de J.-B. Buelens et Jean Key. Le 1^{er} janvier 1831, un journal français, l'*Anversois*, vint renforcer le camp belge, mais c'est l'organe frère du *Antwerpenaer*, et il est payé par Jean Key. Il ne tient d'ailleurs pas un an. D'autre part, les orangistes tentèrent de trouver un imprimeur pour un journal flamand-orangiste (qui devait s'appeler le *Volksvriend*), mais pas un n'osa s'y risquer. C'est bien la preuve certaine. Aux archives anversoises on conserve les billets de propagande orangiste que la police saisit après le mois d'octobre 1830 ; tous sont rédigés en français, même l'article de Willems : « La séparation des rats et des souris » qui fut imprimé et distribué en feuilles volantes.

Par contre, toutes les chansons populaires et les pamphlets politiques flamands sont anti-hollandais et célèbrent le caractère brabançon.

II

A côté du sentiment national qui fut à la base de tout ce qui s'est passé, il y a lieu de considérer l'élément social. La valeur de ce dernier a été également l'objet de discussions et nous pensons qu'il a été aussi bien sous-évalué que sur-évalué. En écrivant : « Le facteur économique n'a joué aucun rôle dans les causes de la Révolution de 1830 », le professeur Terlingen pense visiblement au patronat et non aux ouvriers. Et dans ce cas, il a grandement raison en ce qui concerne Anvers : ce facteur économique était ici un rouleau compresseur anti-belge. Mais si nous considérons les ouvriers comme « facteur économique », il nous faut dire que c'est précisément ce facteur qui fut décisif dans le cas d'Anvers.

Le sentiment national blessé avait supporté pendant vingt ans la domination française et pendant quinze ans celle de la Hollande, et en présence de l'incompréhension nationale de tant de dirigeants, notre peuple aurait subi plus longtemps encore le joug étranger, s'il n'y avait pas eu des groupes de travailleurs, qui, sans avoir d'abord en vue un idéal national, en vinrent aux actes, aux côtés du groupe bourgeois de Van Herreweghe.

Il y a lieu de retracer ici les conditions d'existence de nos ouvriers. Anvers comptait un prolétariat industriel et un prolétariat du port. C'est surtout ce dernier, fort de 2,000 hommes à peu près, qu'il importe de signaler. Leur salaire dépassait rarement un florin par jour et ils étaient, pour la plupart, chefs de familles nombreuses. Leur labeur au port était inégal ; à des périodes de travail excessif succédaient des périodes de chômage complet. C'est ainsi qu'au mois de janvier 1830, aucun navire n'était entré au port et qu'il n'y eut pas de travail. Aussi craignait-on l'hiver à Anvers plus que partout ailleurs ; et presque chaque année, il fallait faire appel à la charité des bourgeois en faveur de cette classe de la population. En 1829, presque la cinquième partie de la population dut être secourue par l'Assistance publique.

Tant au port que dans l'industrie, les principes de l'économie libérale étaient en honneur chez les patrons. Nos dirigeants de l'Assistance publique considéraient l'indigence du peuple comme une nécessité inéluctable de la prospérité ; aussi trouve-t-on dans leur rapport de 1826 : « les pays les plus riches sont ceux où la pauvreté se fait sentir davantage ». Ces idées libérales fatalistes sont celles du bourgmestre de Caters. Il en fait état dans ses proclamations aux ouvriers. Et l'Assistance publique impose le travail aux enfants des ouvriers à partir de sept ou huit ans et à des salaires dérisoires.

Tout comme les patrons, les ouvriers sont sous l'impression que le développement économique a quelque chose de fatal ; mais quand apparemment pendant les dernières années du régime hollandais, les « sociétés », et qu'on put voir que le Roi les soutenait toujours, la classe ouvrière sentit qu'on lui faisait injustice et que celle-ci n'était pas explicable par la fatalité. Les « sociétés » sont haïes par le peuple, sans doute parce que ces institutions n'avaient plus rien de ce caractère patriarcal qui rendait la situation supportable dans les petites entreprises. Les chansons populaires dénoncent un Roi « qui tient pour les sociétés ».

Mais autre chose encore et de signification plus large est senti comme une injustice flagrante : ce sont les taxes sur la mouture, et donc sur le pain, sur la tartine de l'ouvrier, sur la viande, sur le sel et le vinaigre, tous articles de consommation ouvrière courante et vitale. La classe ouvrière est, en fin de compte, la vache à lait ! Avec la question religieuse, qui sert peut-être bien quelquefois de paravent, ce sont les taxes qui font l'objet général des reproches adressés aux Hollandais.

Il est à observer que la classe ouvrière anversoise se rend parfaitement compte du fait que les patrons — portant des noms étrangers, allemands, français, anglais — sont orangistes par intérêt. En 1830, dans l'idée du populaire anversois, le capitalisme et le sentiment pro-hollandais se superposent complètement. C'est là le grand atout de la révolution anversoise. Des chefs bruxellois, nos ouvriers ne connaissent qu'un nom, celui de de Potter, réputé ami du peuple et réformateur. Le peuple placardait partout des rimes écrites à la main et commençant par les mots significatifs :

*De Potter zijne wet
Is in ons hert gezet.*

* * *

Examinons maintenant les faits sociaux. Dès le premier jour on s'attendait à un pillage par le prolétariat ! Car cette société

capitaliste tremblait sur ses bases. D'ailleurs, l'exemple de Bruxelles était là. Aussi voit-on le pouvoir existant prendre immédiatement, après la tempête de Bruxelles, toutes les mesures possibles contre les ouvriers. Le bourgmestre organise une garde bourgeoise volontaire, faisant double emploi avec la garde bourgeoise légale officielle, trop « petite bourgeoise » et trop populaire. Et avec les chômeurs, on forme des corps francs chargés de protéger les marchandises du port : histoire de tenir les ouvriers en main. Ce sont les « corps francs maritimes » de De Gorter et Lecarpentier.

L'explosion eut lieu, à Anvers, le 26 octobre quand les Belges se trouvaient déjà à Berchem. En ville, la révolution fut « conduite » et exécutée avec méthode, et l'organisateur est un accisien d'origine bourgeoise, apparenté même à notre ancienne noblesse, un homme d'ancienne tradition autrichienne-brabançonne, qui sera suspecté par Rogier : Frans van Herreweghe. Il comptait, dans son groupe, de trente à quarante hommes, presque tous petits bourgeois, et avec eux, un grand nombre d'employés des douanes mécontents. Bruxelles lui avait donné pleins pouvoirs sur une recommandation du comte van der Meeren. Mais à côté de ce petit groupe qui commença le feu d'après un plan bien combiné, il y avait les ouvriers des « corps francs » qui, tout de suite attirés par affinité sociale, acclamèrent la révolution, et, avec eux, toute la population des quartiers pauvres.

Des vingt-quatre morts des 26-27 octobre, il y en eut deux, Jean Delin et Jos. Lauwers, qui ne peuvent être comptés parmi la classe pauvre, et en dehors du groupe Van den Herreweghe, dont Delin était le plus exalté, il n'y eut pas dix bourgeois en rue ce jour-là. Car les noms de tous ceux qui défendirent la cause belge de quelque façon nous sont connus grâce aux listes des récompensés et des décorés.

D'autre part la cause hollandaise n'a vu à côté de ses militaires aucun bourgeois armé. Car la bourgeoisie n'avait peur que du pillage et à Anvers il ne fut ni pillé, ni volé les 26 et 27 octobre. Cette bourgeoisie, quoique orangiste, ne se sentait pas du tout portée pour l'idée d'une grande Néerlande.

Concluons : Autant le patriotisme avait parlé haut au cœur d'un Frédéric de Mérode, autant le sentiment de notre population ouvrière avait été remué par le poids de l'injustice sociale, représentée par un souverain étranger. Ce sont des noms de journaliers, sauf deux, les noms anversois qui figurent sur les tables de bronze du monument des martyrs à Bruxelles.

Et qu'on n'objecte pas que de l'argent fut distribué, notamment par Van Herreweghe et le D^r Loos. Nous répondons : Assurément, mais on ne contrôlait pas si cet argent était mérité ou non. Loos en avait donné à tout le monde. Ce ne sont pas ces cents et ces sous qui expliquent l'état des esprits ou qui font comprendre la défaite de la garnison hollandaise.

III

A côté des facteurs nationaux et sociaux, il y eut aussi l'élément religieux qui se mêla au sentiment national et aux considérations sociales.

Anvers était devenu, aux XVII^e et XVIII^e siècles, une ville catholique par excellence. Et bien que ce catholicisme eût beaucoup souffert pendant les premières années de la domination française, il restait intimement lié au caractère populaire. En 1814, au temps des Alliés, il semblait que l'ancien régime religieux allait de nouveau être instauré à Anvers. L'émancipation des catholiques hollandais partira même d'Anvers avec le Sage de ten Brouck, qui se convertit en cette ville. Tous les journaux flamands d'Anvers sont ouvertement catholiques, tandis que les feuilles françaises, organes du Haut-Commerce, des étrangers d'origine et du gouvernement hollandais, se montrent souvent anticléricales pour ne pas en dire davantage.

Nous formions par conséquent une cité anti-hollandaise, anti-protestante, sous un prince calviniste. Il fallait donc gouverner prudemment. Mais Goubeau, le directeur général pour le culte catholique, au lieu de penser à la prudence, songea plutôt à un rapprochement hyper-ecclésiastique entre le Nord et le Sud, réplique de la politique d'assimilation et de fusion économique et littéraire, et à un prétendu relèvement philosophique des pratiques catholiques.

C'est ainsi que notre population se sentit très frappée par les mesures de l'administration hollandaise contre les ordres religieux. Anvers comptait un grand nombre de couvents et les religieux

étaient sortis des rangs du peuple. Les vexations que le gouvernement exerçait contre eux devaient avoir leur contre-coup sur le sentiment populaire.

Vinrent ensuite les poursuites contre des prêtres anversoïis, des imprimeurs catholiques, contre Buelens, le révolutionnaire le plus important et le plus influent d'Anvers; contre l'abbé de Belder, contre l'imprimeur des *Mélanges catholiques*, l'associé du comte de Robiano.

Vint encore le fameux *collegium philosophicum*. Le bourgmestre van Ertborn prévint le gouverneur dans une lettre confidentielle, que des écrits anonymes dirigés contre cet établissement sont répandus qui « ne peuvent finir que par laisser une très mauvaise impression dans l'esprit des simples », écrit-il. Dans cette même lettre, le bourgmestre se plaint de ce que la gazette *De Postrijder* fasse de la réclame pour un pamphlet de Le Sage de ten Brouck attaquant le directeur-général Goubeau. Pendant les années 1827 et suivantes, le clergé est espionné par les agents de Van Maanen et de Wiselius.

Arrive ensuite le mouvement pétitionnaire. A côté de Buelens, la grande propagandiste en fut M^{me} van de Werve. L'abbé Buelens qui avait fait une année de prison pour avoir écrit une petite poésie latine à l'occasion de la première Messe de F.-X. De Ram, était à peine libéré que le grand négociant Jean Key lui procura les moyens pécuniaires pour éditer un journal brabançon *Den Antwerpenaer*. A partir de 1829, il est le propagateur et organisateur du mouvement pétitionnaire en question. Cela devint alors une lutte continue, de jour et de nuit. Malgré tous les moyens mis en œuvre par le bourgmestre pour l'empêcher, malgré la vigilance des commissaires de police et l'opposition déclarée du Haut-Commerce et de la presse française, la pétition anversoïse réunit 5,000 signatures. Elle comptait 4,504 signatures dans les quatre sections urbaines et 552 dans la cinquième section. Ici, quiconque savait signer, signa, et c'est avec intention que les chiffres de la cinquième section ont été séparés par Buelens de ceux des autres districts. Flamand, catholique, social, belge formait un sentiment unique anti-hollandais.

Il est remarquable comment les chansons populaires ont rendu ce sentiment catholique. Dans une dizaine de chansonnettes populaires qu'il nous fut donné de retrouver, le chansonnier s'en prend à Calvin et à Luther comme pour mieux faire ressortir le caractère étranger des Hollandais. Et de fait, il n'y avait pas de plus grande antithèse en l'année 1830 qu'entre le caractère anversoïis et le genre calviniste.

Enfin l'action catholique de Louis de Robiano avec sa *Bibliothèque catholique* eut également des effets très marquants pour les esprits. Les familles Gilles, du Bois, Cassiers et autres, étaient dans cette ambiance. L'anticléricisme français eut même à Anvers son homme pour aider et soutenir le prince d'Orange, qui était chef de la loge, contre les « intrigues » de François Cassiers considéré comme l'homme de confiance des Robiano et des Mérode catholiques. Comme d'autres publieront sous peu cette information très tendancieuse de l'agent français, nous n'y insisterons pas pour le moment. Mais il n'en est pas moins intéressant d'attirer l'attention sur le fait comme contre-épreuve de notre démonstration.

* * *

Les sentiments nationaux, sociaux et religieux s'unissaient chez la plupart des révolutionnaires anversoïis pour leur donner une mentalité nettement anti-hollandaise, bien que de personne à personne la proportion de ces trois éléments ait varié. Il est certain qu'il y eut des révolutionnaires sans sentiments ni motifs nationaux ou religieux, mais ils ne formaient pas la masse.

Il est tout à fait inadmissible que la révolution anversoïse aurait été le résultat de la corruption et de la séduction de la part d'agents français ou d'émissaires du gouvernement provisoire.

Nous voulons espérer que cette reconstitution historique des faits qui se sont passés à Anvers en 1830, de même que toute vérité, contribuera à libérer les esprits et les cœurs de ceux qui, à cause de situations ultérieures, ont voulu comprendre les événements de 1830 d'une autre façon et à l'encontre de l'histoire (1).

FLORIS PRIMIS,
Archiviste de la Ville d'Anvers,
Membre de l'Académie royale flamande.

(Traduit du flamand par A. H.)

(1) Ces pages forment la conclusion de deux volumes de « notes » publiés récemment par l'abbé Primis, sous le titre : *Antwerpen in 1830* (Ed. : « Voor God en 't Volk », 21, rue des Tanneurs, Anvers).

Le Portugal ressuscité

Vanité des vanités. On le sait bien, il faut pourtant qu'on le répète. Il est bon qu'une preuve toute fraîche le rappelle aux hommes de temps en temps. J'excepte ceux qui croient au progrès continu et indéfini de la société ou de l'humanité : ce sont des esprits faibles ou des fous, des hallucinés incurables. Mais les autres n'échappent pas à une certaine illusion. Il sera toujours agréable de se dire ou de s'entendre dire que « cela va de mieux en mieux », article essentiel de la charte ou du dogme que la démocratie moderne a adopté. Oh! le dogme contraire « tout va de mal en pis » n'est pas plus juste. La sagesse consiste à croire, en considérant les événements, que « cela va et vient », du mal au bien, du mieux au pire.

Il existe du moins une vérité pessimiste devant laquelle nous refusons d'ordinaire de nous recueillir, bien que l'histoire nous l'impose et d'autant plus que nous y plongeons plus avant : c'est qu'une civilisation peut disparaître tout entière, au cours d'un cataclysme humain ou naturel, invasion ou ras de marée, laissant à peine subsister quelques débris. De tout ce que l'homme produit ou découvre, au cours des siècles et des millénaires, rien ne peut être considéré comme acquis d'une façon définitive, ni dans les mœurs, ni dans la science, ni dans l'art. La plus simple pensée, la plus indépendante des variations de la mode, la plus évidente et la plus commune, nous ne sommes pas sûrs qu'elle sera toujours transmise : l'intermédiaire peut manquer. Il est probable que l'humanité s'est retrouvée plusieurs fois à pied d'œuvre, en face d'un désert de ruines à défricher ou à bâtir.

Voilà qui devrait nous rendre modestes, nous qui défrichons notre pauvre champ, qui bâtissons des œuvres si fragiles! Même les lois fondamentales de l'esprit, les éléments d'Euclide ou les principes d'Aristote, s'il arrivait qu'ils disparaissent — ce qui se peut — disons-nous qu'il faudrait peut-être des siècles pour les redécouvrir.

* * *

Parce que nous avons voyagé, visité beaucoup de musées, lu beaucoup de livres d'érudition, nous nous imaginons que nous connaissons par exemple, tout ce qui compte dans l'art de peindre, depuis que l'homme a saisi un pinceau. Du moins, tout ce qui compte dans les temps modernes et sur le continent européen; car notre connaissance de l'art des cavernes, des Nègres, des Incas, des Khmers, des Chinois et même des Japonais demeure encore singulièrement incomplète. Soit! Nous avons une idée assez claire des écoles flamande et italienne, hollandaise et anglaise, allemande et espagnole, même de l'école française bien que le temps ait effacé presque tout ce que le moyen âge avait prodigé sur nos murs.

Mais qui parle du Portugal? Ce nom seul provoque notre ironie. Il me souvient de l'éclat de rire par lequel, il y a vingt-cinq ou trente ans (aux derniers temps de l'*Ermitage*, si je ne me trompe), les jeunes malins que nous étions saluèrent le projet, à leurs yeux incongru, que le cher Edouard Ducoté, curieux de tout et grand amateur de voyage, avait formé certain printemps : celui de visiter le frère jumeau de l'Espagne, le pays des seules *Lusiades* et de quelques navigateurs. Il en revint enthousiaste. Mais il ne parvint pas à nous persuader de l'importance — et pas même de l'existence — d'une école d'art portugais : ça se saurait, s'il en existait une; et comme nous ne le savions pas, nous ne voulions pas le savoir.

Double coup de théâtre. L'Exposition coloniale ouvre ses

portes et parmi les pavillons les plus charmants, les plus originaux, on se voit forcé d'admirer ceux de la République Portugaise, calqués sur les rares merveilles demeurées encore debout sur son sol. Et à l'autre bout de Paris, aux Tuileries, la galerie du Jeu de Paume nous révèle deux ou trois grands peintres portugais.

* * *

Deux sûrement, indiscutables, irréductibles à un art étranger, malgré les influences qu'ils ont pu subir : Nu no Gonzalvés, maître-auteur du grand *Polyptique de saint Vincent* et le peintre inconnu de son école, si différent de lui, à vrai dire unique de par le caractère tout ascétique de son art, qui a desséché et momifié, sur fond de damas vert, les figures impérieuses de l'évê que saint Théotime, de saint François d'Assise et de saint Sébas tien. Un troisième, auteur d'un *Ecce homo* pathétique, mais d'un dessin moins ferme, mérite d'être salué. Mais Nuno Gonzalvés et le mystérieux ascète, représentés par cinq tableaux, suffisent à nous révéler que la peinture portugaise a été, et a été grande, au cours de ce XV^e siècle où la peinture espagnole, sa sœur jumelle, n'a pas encore livré ses merveilleux secrets.

Les deux magnifiques panneaux à volets de la *Vénération de saint Vincent* n'ignorent pas l'école flamande; ils ont la précision, la vérité, la forte couleur et la plénitude des plus beaux des Van Eyck. Mais ce qui leur appartient en propre, c'est d'abord une suavité, peut-être un peu italienne, que les écoles primitives du Nord ne sauront jamais exprimer et ne connaîtront même pas. La figure du saint, vêtu de damas or et rouge, rayonne d'une tendresse toute spirituelle, d'une gravité juvénile, qui donnent son sens au tableau. Il se dresse viv ant en chair, au milieu de ceux qui le prient : ducs, infants, guerriers, femmes, religieux, autant de portraits décisifs d'une authenticité criante; il n'est pas moins réel, pas moins palpable; et pourtant, plongé dans le monde des pénitents et des pêcheurs, il appartient évidemment au ciel. Un autre trait original : le paradoxe d'une composition que l'on pourrait dire *grégaire*; les personnages en troupeau serré, occupant le panneau jusqu'à ras de cadre; figures jointes, toutes poussées également; pas un centimètre carré sacrifié à l'accessoire; mais une telle beauté dans les visages, une telle unité dans leur expression, une telle soumission à l'ascendant du saint, figure centrale, que le désordre se transforme en ordre, le troupeau en cohorte ou plus exactement en chœur. C'est très neuf et très fort. Et quand on prend chaque visage à part, on n'en trouve pas un dont le caractère individuel ne puisse soutenir la comparaison avec les effigies les plus frappantes de la pré-renaissance flamande, italienne ou française. On trouve même, dans le volet dit des pêcheurs, un être singulier, pris dans un filet, qui a le style et la grandeur d'un Michel-Ange.

Si l'on passe aux trois saints de l'ascète inconnu, saint Théotime, en laine blanche, coupé en diagonale par la croce, saint Sébastien d'une maigreur aigüe et comme badigeonné de terre, saint François au visage de pain d'épice portant un énorme Christ vertical qui semble vivre sur la croix comme le saint le voyait vivre, on a le pressentiment de Greco. La déformation n'est pas du même ordre et la couleur non plus; Tintoret, sa fougue et son chromatisme n'ont pas encore ouvert un champ nouveau à l'art de peindre; la teinte locale triomphe encore. Mais réduite à deux ou trois tons, un blanc, un vert, un brun, elle donne de la vie de l'âme, uniquement fixée en Dieu, une image aussi grave, aussi tourtante, que l'arc-en-ciel fuligineux dont usera plus tard le Grec Vénète de Tolède. Celui-ci mis à part, la peinture espagnole ne produira jamais rien de semblable, rien d'aussi dépouillé, d'aussi tragique, d'aussi pur.

* * *

Deux tryptiques et trois figures se détachent sur le fond sombre de la salle, seuls de leur espèce et définitifs. Est-ce toute la peinture portugaise? On s'arrête, fasciné; on ne comprend pas. De telles réussites supposent, à une époque où l'individu n'est pas roi, où l'on apprend lentement le métier de peindre sous des maîtres savants, exigeants, scrupuleux, toute une série d'essais et de réalisations préalables. Au XV^e siècle, le génie travailla, le chef-d'œuvre ne tombe pas du ciel.

Que s'est-il donc passé? Deux tremblements de terre, en 1531, en 1755, ont bouleversé la ville de Lisbonne, ne laissant subsister que quelques témoins — on les compte — d'un art désormais inconnu. Songez que le même désastre eût pu frapper Gand ou Paris, Florence ou Rome — et qu'il nous menace toujours.

HENRI GHÉON.

Les Fioretti de Jeanne d'Arc

Le diable porte pierre, dit le proverbe.

C'est à Anatole France que nous devons peut-être le beau livre des Fioretti de Jeanne d'Arc que Jean-Jacques Brousson fera prochainement paraître. Si le maître ne s'était pas tellement acharné contre la belle épopée, le disciple ne s'en fût peut-être pas si fort épris.

Nous avons la bonne fortune d'offrir en primeur à nos lecteurs l'introduction de cet ouvrage qui a reçu l'approbation des autorités religieuses.

Qui ignore les *Fioretti* de saint François d'Assise? Qui connaît les petites fleurs de Jeanne d'Arc? Pourtant, l'éphémère vie de la Pucelle est aussi féerique que celle du *Poverello*. L'un et l'autre — Celui qui remit sur son trône, Madame la Pauvreté et fit refluer les roses sanglantes du Golgotha, et Celle qui mena le dauphin Charles à son digne sacre et rendit aux lys de France, leur splendeur — furent annoncés par des rumeurs de songes et des préludes de prophéties. Sur leurs berceaux, à Assise comme à Domrémy, s'enlacent, en ogives, les surgesons du rosier légendaire. Mais ces roses sauvages qui tapissent, et ensanglantent de leurs pétales, la voie royale de Reims, et le Golgotha de Rouen, à cause du *Procès de Condamnation*, sans doute, n'ont pas été nouées en bouquet. Dédaignées de l'historien et du critique, elles gisent dans la poudre des bibliothèques. Je fis le vœu de recueillir ces pétales lumineux, au temps que je servais un maître illustre et rigoureux. A la manière du terrible Arouet, M. Anatole France se promenait au beau jardin médiéval, armé d'un sécateur et d'un arrosoir de vinaigre. Il craignait d'être dupe. Dupe de quoi? Du printemps? De l'été? De l'automne? Et pourquoi choisir l'allée, émouvante, des vierges? Découvrirait-il l'églantine, ingénue et française, bruisante d'abeilles, de hannetons et de papillons, vite, l'acide, la loupe, les ciseaux! « Gardons-nous des mirages patriotiques. Introuisons la déesse Raison, dans la cathédrale du sacre. Disons son fait à cette Pucelle illettrée, qui fit si grandes choses, armée d'une quenouille et d'une bannière. « Bergerette! Tu ne sais ni A, ni B! Ta pauvre tête bruit de légendes et d'étincelles. Tu crois à saint Michel, à sainte Catherine, à sainte Marguerite... Domine! mage que tu n'aies pas vécu en nos âges laïques et critiques! Tu aurais su que le beau Mai, dans les dictionnaires, n'est qu'un hêtre vulgaire, appartenant au groupe des *amentacées*; que jamais les fées ne dansèrent à l'ombre de ce cupulifère! Que ces fées d'ailleurs, avant d'être françaises, furent — heureusement pour elles! — grecques et romaines; qu'elles ont, pour ainsi dire, passé leur licence et leur doctorat; que ce sont, tout bonnement, les Parques, les *Fatales*, les antiques filandières qui font tourner nos journées au vent de leur impitoyable fuseau. Avant d'être gonfalonier de la milice céleste, ton saint Michel présidait sur les eaux dans le *Talmud*. Dans ses rigoureuses balances, aux porches des cathédrales, il pesait les âmes. Israélite, Grec, Latin... sache-le, bergerette, le saint qui t'apparut, en forme de vrai

» prud'homme, c'est l'antique Mercure, déguisé en archange.
 » Et d'où viennent M^{mes} saintes Catherine et Marguerite? Ce sont
 » de pauvres allégories byzantines, rapportées par les croisés,
 » insatiables de reliques et de légendes. »

Les déboires de cette histoire — la merveille de toutes les histoires! — c'est que nous savons plus de choses sur Jeanne d'Arc, que n'en savait elle-même, Jeanne d'Arc. Sous couleur de l'étudier, on l'étouffe sur un bûcher de livres. On la séquestre de son temps. On la refuse, comme trop ingénue, le témoignage ébloui, de ses contemporains. A en croire nos hypercritiques, jamais ils ne la virent telle qu'elle était. Et c'est bien là l'éternel miracle! C'est l'éternelle jeunesse du peuple de voir, toujours, les hommes et les choses avec des yeux d'enfant. Bien souvent, ce bel œil, populaire et épanoui, saisit, en sa candeur fleurie, ce qui échappe aux savants, armés de loupes et de lunettes.

Pour tresser cette guirlande de fleurettes, il ne fallait pas beaucoup de science, mais une affectueuse patience. A la manière de Siebel, j'ai trempé ma main dans le bénitier : je me suis revêtu d'ingénuité. J'ai glaré, ici et là, les éclats de cette histoire, dédaignés des érudits, et j'en ai composé une sorte de verrière, dont tous les émaux sont, à la fois, historiques et fabuleux. Comme armature, au vitrail, j'ai donné la résille de plomb des faits, authentiques ou véridiques. Je ne me suis pas inquiété des critiques. Je n'ai point cherché à expliquer, mais à éblouir et à attendrir : cette entreprise serait vaine, si elle n'amenait aux larmes et à l'amour. Ainsi, la mère de Villon, au moultier, dont elle était paroissienne, lisait, dans les enluminures et les vitres peintes, la passion de Jésus, et les miracles innombrables de Madame Marie. Ce qui est à moi, dans cette verrière, est fort peu de chose. J'ai surtout collaboré avec la lumière. J'ai fait, en des âges rigoureux, ce que firent les exaltés, aux âges ingénus, où le béni saint François catéchisait le loup de Gubbio, les hi-onnelles et les abeilles.

Qu'est-ce qu'une légende? Une « bourde », répondent les cervelles à prétentions scientifiques. Mais, une « bourde » — qu'on me passe ce mot, si balourd — quand tout un peuple la propage, vit et meurt pour elle, ne fait-elle pas partie de la chair et du sang de ce peuple? Une légende, c'est l'histoire corrigée, embellie, purifiée, dans le creuset ardent, du cœur unanime. Ainsi, la France est blessée à mort; Paris est aux Anglais, et les ports de mer les plus fréquentés et les plus grasses provinces. Une guerre séculaire a saigné à blanc le royaume de saint Louis. Le dénouement n'est plus qu'une question d'heures. Les diplomates, les politiques, les pratiques déchirent déjà le manteau fleurdelysé, comme sur le Golgotha la tunique sans couture du Juste. Que reste-t-il au dauphin Charles? L'histoire? Si le roitelet de Bourges tenait un inventaire rigoureux des faits et des défaites, il abdiquerait : il fuirait en Espagne ou en Ecosse. Il a contre lui la politique et la mathématique. Heureusement, il a pour lui les contes de nourrice; et ces sornettes laiteuses corrigent l'amère réalité. Que disent ces berceuses? « Ce qu'une folle femme défait — la scandaleuse Isabeau de Bavière — une pure fillette le refait. » Les complaintes annoncent la Pucelle. D'obscurités prophétiques s'éclaircissent tout soudain, comme ces premières fleurs spontanées et courageuses, qui percent, de leur satin délicat, la terre gelée, et annoncent le printemps. Et la légende chemine, devant la bergerette, prodiguant sur l'âpre sentier les roses et les lys. Les violettes, les pâquerettes et les jacinthes de la fontaine des fées émaille- ront jusqu'à la cendre du bûcher de Rouen.

Je le répète : je me suis donné garde d'ajouter quoi que ce soit. Rien n'est ridicule comme une rose artificielle, dans une guirlande de feuillage. Tout ce que j'ai recueilli et apiécé est véridique — c'est-à-dire le parut aux contemporains de la Pucelle, et non seulement en France, mais encore entre l'Ecosse et l'Orient, d'Edimbourg à Constantinople, entre la Baltique et l'Adriatique, de Lubek à Venise.

Car, c'est le miracle éternel de la France. En cette saison de douleur, toute l'Europe est anxieuse. Est-ce la fin des lys? Nous en avons le témoignage le plus inattendu dans les correspondances des marchands, vénitiens ou flamands. Par métier, ils sont peu enclins à la sentimentalité. Ils insinuent toutefois, dans leurs chiffres, dans leurs usures, un soupir une espérance. Et cette espérance et ce soupir, sont pour nous. Alors, comme des papillons dans un cimetière, volettent les prophéties. Les poètes chantent. Les devins entrevioient la défaite du léopard. Les sybilles vaticinent. Dans leur retrait, les recluses perçoivent des fracas d'armes. Les saints ermites désertent leurs grottes sauvages pour menacer les

envahisseurs. Des escadrons d'anges chevauchent les nuées, vers la mer. Les docteurs voient soudain éclater les lys, dans la poussière des vieux livres : le léopard ne l'emportera pas! Il a pour lui, la terre et la matière. Mais il a contre lui, la Mère de Dieu qui possède, en France, tant de fontaines. « Ce qu'une femme a perdu, une femme le gagnera ». D'où viendra la rédemptrice? Ce sera sans doute, une preuse, quelque princesse amazone, la fille d'un roi, une magicienne, une savante, comme M^{me} Christine de Pisan qui fait, dit-on, si belles chansons!

Cette fille miraculeuse naîtra aux champs, pour la paix des campagnes, Jeanne a quasi vu le jour dans une église, dédiée à l'apôtre des Gaules, à l'évêque Remy, qui baptisa Clovis, et le couronna de lys. Entre son berceau et le baptistère, il n'y a qu'un jardin à traverser. La rumeur des psaumes des espaliers en fleurs et des vignes en pleurs. En chaire, messire Jean Minet récite le miracle français de la colombe, qui apporta au baptistère de Reims, l'huile, inépuisable, qui rend les rois justes et forts. Et du colombier des d'Arc, un pigeon s'est envolé pour se poser, surengorgé, sur le margelle du clocher. D'angelus en angelus, la vie de cette fillette est une fête éternelle. Son cœur est un reposoir. L'ombre des arbres prolonge la prière de la nef jusqu'au seuil. Odeurs hebdomadaires du fournil, odeurs vineuses du cellier, odeur des cierges, rumeur des étables où vagissent ces agnelets auxquels le Maître a voulu être comparé : l'air qu'on respire à Compiègne, devant les barrières fermées — « fermées par la trahison », dit la rumeur populaire. Et c'est en mai, qu'elle gravira la montagne de feu, et laissera dans les cendres, son cœur, qu'on ne peut anéantir.

Le miracle de Jeanne d'Arc, c'est le miracle du mois de mai. C'est au joli mois de mai que la fillette perçoit, dans l'ardeur des fleurs, à l'heure de midi, ses Voix, étincelantes et inflexibles comme des épées. C'est en mai qu'elle délivre Orléans, cœur de lys et cœur de France. C'est en mai qu'elle est surprise, à Compiègne, devant les barrières fermées — « fermées par la trahison », dit la rumeur populaire. Et c'est en mai, qu'elle gravira la montagne de feu, et laissera dans les cendres, son cœur, qu'on ne peut anéantir.

*C'est le mai! C'est le mai!
 C'est le joli mois de mai!*

Jeanne d'Arc, la Pucelle, c'est le printemps de notre histoire.

* * *

On en a déjà fait la remarque : Jeanne d'Arc est franciscaine par sa légende. Le saint français par excellence, celui qui allie dans sa doctrine, l'amour le plus éperdu du Créateur, à celui des créatures et de la nature; celui qui a fait entrer, de ses mains stigmatisées, dans la forêt de pierre des cathédrales, la vivante forêt de La Fontaine et de Corot, le béni Père a offert quelques *fioretti*, pour la guirlande de la sainte française. Il lui a prêté l'apologue des oiseaux, qui viennent à la voix de la bergère, nicher dans son giron. Il lui a prêté les agnelets, respectés des méchants loups. Il a même décoré son front virginal des pampres de Rieti. Et la vigne du bon curé ombrien, foulée par les pèlerins, et qui fleuretit miraculeusement, est devenue champenoise.

Franciscaine, Jeanne d'Arc l'est par toute son histoire : sa précoce piété, ses solitudes fleuries, le samedi, à Notre-Dame de Bermont, son impatience à entendre sonner les cloches, et l'émoi de son âme, allégée à leur appel... Ce ne sont là que des indices. Mais, ils se précisent, à mesure que grandit entre les flammes et les pilleries le lys de Domrémy. Quand elle s'arme, par ordre de ses Voix, elle choisit, pourrait-on dire, le harnais de saint François. Sa bannière est franciscaine par ses enluminures, par sa devise : « De par le Roi du ciel »! Franciscaine, la coupe de ses cheveux, monacale, à l'écuëlle. Franciscaine, la bague de laiton qui porte, en chaton, le nom de son fiancé : « Jésus ». Franciscaines, ses manières de dire, ses allégories, à la fois mystiques et chevaleresques : « Le dauphin Charles tient son royaume de Dieu, en commande ». Ces expressions théologiques, chez cette illettrée, ont beaucoup déconcerté les historiens. Ils ont épié Jeannette au confessionnal. Ils ont murmuré : « Quelqu'un la souffle!... »

Un ecclésiastique, sans doute, partisan du roi Charles ». Ce n'est certes pas le curé de Domrémy, dont la candeur éclate dans les deux Procès comme un coquelicot dans un champ de blé. Le brave homme n'est pas mystique : « Si Jeanne avait de l'argent, elle m'en donnerait pour dire des messes ». On a pensé aux convents voisins. A Neuf-Château, où se réfugia la Pucelle, avec ses parents, lors du sac de Domrémy, il y avait des franciscains. « C'est là, expliquait-on, qu'il faut chercher le souffleur. » Malgré le tragique de cette histoire, qui commence dans les fleurs et finit dans le feu, je ne puis m'empêcher de rire aux éclats. Il avait bon souffle, celui qui insuffla à la bergerette, cette ardeur, à la fois lyrique et réaliste. Ce n'est point une parole, ni une phrase, ni une lettre, qui stupéfient : c'est le miracle de la voix, de celle qui entendait les Voix. Quand on lit, dans le Procès, les réponses, si spontanées, de la vierge guerrière, on ne peut s'empêcher de décerner à cette illettrée, le titre de grand écrivain. Elle égale au jardin des lettres, les plus grands, les plus habiles. Qui la souffle, dans ce concile? Cherchez au catalogue littéraire du temps : Les Chartier, Monstrelet... baveux comme pots de moutarde? Le mièvre duc d'Orléans dont elle sauve la ville, et qui ne la nommera jamais dans ses poésies? Les Lettres, alors, subissent le sort de la France : elles sont humiliées. Ce qui est national se déguise sous l'arlequinade des citations et des imitations. On a quasi honte d'écrire en français et de parler français. Et déjà, on parle anglais à Paris. Alors, la langue revêt les bizarreries de la mode : le style rappelle les pourpoints déchiquetés, la corne des hennins et des souliers à la poulaine. Beaucoup d'orrement, point de ligne! Le détail l'emporte sur le nerf. Littérature de théologiens, littérature d'humanistes, ou de procéduriers! Littérature de compilateurs! Et Jeanne parle. Et le miracle de la langue française s'accomplit.

La voix de Jeanne d'Arc! C'est la voix de Domrémy. On ne l'a pas remarqué assez : l'obscur village est à l'unisson de l'incomparable héroïne. Au Procès de Réhabilitation, où déposent, ridées et édentées, et Hauviette, et Mangette, qui cueillent fleurettes dans la prairie avec la bergerette, tinte le cristal, un peu fêlé, de cette voix qui sauva le roi.

Jeanne ne sait ni A ni B. Elle parle toutefois de « commande », comme une théologienne. Elle dit, de saint Michel : « Il m'est apparu en forme de vrai prud'homme ». C'est Sainte-Beuve, qui en a fait la remarque, Sainte-Beuve, qui a écrit sur Jeanne d'Arc des pages intelligentes, plus pillées que citées : Joinville affectionne ce mot « prud'homme ». La prud'homie semble la maîtrise vertu, pour le sénéchal, la suprême vertu de son maître, saint Louis. Comment l'entend-il? Un siècle plus tard, Charron donnera pour fondement, à la prud'homie : « Un esprit universel, galant, libre, ouvert et généreux; un esprit voyant partout, s'égarant par toute l'étendue, belle, universelle, du monde et de la nature ». Qui souffle la prud'homie à la Pucelle? Et qui souffla à la prisonnière, assoiffée de cette eau qui sourd pour les fiévreux, lumineuse sous les grossiers : « Si j'étais au fond des bois, j'entrerais mes Voix ». Ici, se joignent et se réconcilient, dans l'indulgence infinie du temps, et le *Poverello* et Jean-Jacques.

Y avait-il une Fraternité, à Domrémy? Jeanne d'Arc était-elle affiliée à ce Tiers-Ordre qui enrôlait, dans des âges sanglants, sous la bannière pacifique du Christ, l'obscur chevalerie des petites gens? Fut-elle chevalière de la corde? Cela est possible. Cela n'est pas certain. Sans doute, elle recherche les petits Pères. C'est un besacier qui lui sert et de secrétaire et d'aumônier. Sur son passage, elle s'informe des Mendiants, et de l'heure où ils se réunissent, pour prier avec les enfants. La plus jeune des héroïnes a une dilection pour les petits. Après la discorde des hommes, et le tumulte des batailles, il faut à cette vierge le gazouillis des innocents. Et, quand la félonie l'apeure, quand elle ne sait où vider son cœur, c'est aux enfants de Compiègne qu'elle dit : « Je suis trahie! »

On est allé jusqu'à décèler, autour de sa bannière, deux partis, affrontés : servie par les franciscains, elle aurait été desservie par les dominicains. Ces thèses sont trop rigoureuses pour être justes. C'est un enfant de saint Dominique qui tint la croix, jusqu'à la fin, au-dessus des flammes d'où s'exhalèrent les invocations à Jésus, et la colombe de saint François, et de la Sainte Ampoule.

Sans conteste, le rythme de Jeanne d'Arc, et la règle du Tiers-Ordre s'harmonisent : visites aux malades, charité universelle, communions, confessions fréquentes, dévotion particulière au nom de « Jésus ». Et le monogramme de ce nom ineffable, tracé à la tête des lettres... Je passe sur ces articles. Mais, pourrais-je

ne pas souligner l'horreur des juréments et des mauvaises paroles? Je marquerai, d'une encre plus carminée, l'ordre impérieux : « Fais la paix avec tes ennemis! » Avant la bataille, Jeanne d'Arc toujours, offre la paix. Elle y a mérite, puisqu'elle est sûre de la victoire. Chevaleresque à la manière du béniin Père, elle crie aux Godons : « Rentrez en Angleterre! Laissez le saint royaume à ses possesseurs légitimes! Si vous êtes tourmentés par l'ardeur de batailles, allez guerroyer contre les infidèles ». Elle réalise, déjà, l'Union européenne, pour la paix. Cette innocente devine l'éternelle ardeur des hommes, pour la guerre. Ils ont reçu en partage, quelques journées, émietées entre la faiblesse, la maladie, l'ambition, la misère, et de toutes les misères, la plus amère, l'amour! Et ce talisman, ils le jettent dans le sang. Ils veulent ravir aux autres ce qui est si précaire chez eux. Jeanne leur dit : « Vous voulez vous battre? Sortez du monde chrétien! Barbares, allez contre les barbares! Mais, que la paix règne au jardin de l'Évangile ». S'il y avait une justice au monde, pour les vivants comme pour les morts, Jeanne aurait sa statue d'or aux bord du lac de Léman, devant le palais des Nations. Elle a annoncé les âges pacifiques.

Je laisse aux érudits le soin de pousser plus loin ce parallèle. Ce sont gens de loisirs. A force d'esprit et de science, ils atteignent l'inconscience. Entre leurs héros et leurs scrupules, ils dressent une muraille d'in-folio et de références. Quand Jeanne d'Arc, ou Napoléon, sortent d'entre leurs mains, ce ne sont plus des lys, ni des aigles, mais des taches d'encre. Quand je les vois, alertés sur cette piste franciscaine, flairant les halliers, aboyant, je pense à ce jeu des enfants où l'on cache, sournoisement, quelque chose qu'il faut retrouver. Et l'on crie au quèteur égaré : « Tu brûles! Tu gèles! Tu chauffes! » Jeanne d'Arc est franciscaine... Jeanne d'Arc parle comme Joinville... Qui récita à la Pucelle les *Fioretti* du stigmatisé? Qui dit à la bergère, exaltée par ses Voix, sous le beau Mai, la miséricorde du roi qui rendait si bonne justice sous le chêne de Vincennes? On épuise les conjectures et les bibliothèques. On imagine des rencontres avec sainte Colette. « Tu brûles! Tu chauffes! Tu gèles! » On oublie un nom qui a des ailes. « Soyez béni, mon Dieu, qui avez caché cela aux puissants, et l'avez révélé aux petits. »

Ce nom ailé, Bourlemont! La mère de saint François appartenait à la noble famille provençale des Bourlemont. Ces Bourlemont venaient de Champagne. Au temps de Jeanne d'Arc, c'est la dame de Bourlemont, mariée à un Joinville, qui régentait Domrémy. Sans doute, la moitié du village appartient au roi de France. Mais, la cousine de saint François possède, elle, le château de l'île, où se réfugient, avec les berceaux et les agneaux, les mères apeurées, quand fulgurent, dans la nuit, les villages incendiés, quand la cloche, haletante, sonne à l'alarme. Le père de Jeanne d'Arc a même signé le bail, au nom de la communauté. C'est la dame de Bourlemont qui possède le « beau Mai », le hêtre fabuleux, où — dit-on — de la veillée — revient un de ses ancêtres. Elle y vient, elle, débonnaire, à la fête des fontaines et aux Rogations. Elle y fait porter des cruches de vin rose, des corbeilles de gâteaux, en forme de lune. Car, ces Bourlemont, cousins du bon sénéchal et du béniin saint François, sont pitoyables aux petites gens. Au contraire des Vergy et des autres loups féodaux, tapis de l'autre côté de la rivière, dans les Allemagnes, ils gouvernent à la française. Point de morgue! Entre le seigneur et le sujet, entre le château et la chaumière, il y a le lait des nourrices. Tel croquant est frère de lait du hobereau au sang bleu. Une des marraines de Jeanne d'Arc a pour mari un officier des Bourlemont. Et il y a le cimetière. Et il y a le baptistère. Et il y a les deuils et les joies. Et il y a les brandons de Pâques fleuries. Et le mannequin de verdure du mois de mai. Et il y a l'angoisse de tout ce village, imperceptible, qui enfante dans les fleurs, dans l'herbe et dans les pampres, celle qui enfantera la Patrie moderne.

Jeanne parle une langue, franciscaine et royale, parce qu'elle vit sous une main royale et franciscaine : c'est la langue de Domrémy. Elle n'a lu aucun livre, hormis au livre de Messire, imprimé au ciel, sur les monts et sur les arbres. Mais elle a vécu dans la familiarité du roi, croisé, et du saint, stigmatisé. Elle sait, comme sa patenôtre, la vie, la naissance et la mort de l'un et de l'autre : ils sont, tous les deux, fleurs de France.

En l'absence du père, qui fait, en France, une tournée pour son commerce de drap. Pica a appelé le nouveau-né, Jean. Le père revient d'outre-mont. Ce prénom lui déplaît. Il dit à sa bonne femme : « Notre fils ne s'appellera pas comme le Baptiste, vêtu de poil de chameaux. En amabilité et subtilité, il égalera les

Français ». On débaptise l'enfantelet : Jean devient François. A cette époque, ce prénom de François était rare, en Italie : c'est un hommage à notre pays, dont le marchand italien revient, ébloui. Mais, c'est aussi un hommage à cette Provence où Bernardone, au cours d'un voyage, a rencontré celle qui devait unir sa vie à la sienne.

Que la terre est étroite, et que certains noms éternels sont sonores ! Ce sont toujours les mêmes qu'on rencontre aux carrefours-historiques. Ils appartiennent — dirait-on — à une famille unique, la famille géniale qui justifie la plainte éternelle de la création. Jeanne d'Arc, sujette d'une Bourlemont, est sujette de saint François. Et cette Bourlemont est alliée aux Joinville. Au départ pour la croisade, Geoffroy de Bourlemont, seigneur de Domrémy, issu des anciens comtes de Bixey, eut avec le bon sénéchal un entretien plein de mélancolie : « Vous vous en allez outre-mer, lui dit-il, pensez au retour. Car, de là-bas, ni pauvres ni riches ne peuvent revenir, sans être honnis, s'ils laissent aux mains des Sarrasins, le menu peuple Notre-Seigneur qui les y a accompagnés ».

Le menu peuple Notre-Seigneur ! Jeanne d'Arc, née sur la terre des Bourlemont, apparentée à saint François et à Joinville, dira entre deux batailles : « Je suis venue pour la consolation des petites gens ».

Plus de références ! Je pourrais, ici, les multiplier. Tel article de dix lignes, s'il était annoté, passerait en longueur, la double page. Je n'offre pas ces fleurettes aux spécialistes, qui les connaissent, mais à tous les gens de bonne foi. Puisse l'arome printanier de ces blquets, de ces mugnets, de ces coquelicots, dissiper la guinderie de ceux qui se dévouèrent à cette fille des champs !

— Avons-nous tiré parti de cette histoire, unique et féérique ? A-t-elle trouvé son poète, son sculpteur, son musicien, son dramaturge ? Il semble qu'ils aient tous tremblé, comme Puget, devant le bloc de marbre. D'où leur venait cette paralysie ? Voyez, sur nos places, les piètres effigies de la libératrice. C'est, le plus souvent, un cheval et une armure. Mais l'âme ! Mais la grâce !

J'ai fait, pour Jeanne d'Arc, ce que les Italiens firent pour saint François. J'ai diapré le bouquet, où se mêlent la malice des fabliaux et le prestige des contes de fées. Il n'y a pas plus beau conte de fée que l'histoire de la Pucelle. Et ce conte est véridique. C'est dans cette merveille des merveilles que les petits enfants devraient apprendre à lire. Ces fleurettes, arrachées avec la terre de Domrémy dans leurs racines, feront-elles comprendre Jeanne d'Arc, miracle du mois de mai ?

JEAN-JACQUES BROUSSON

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le " Napoléon " de Jacques Bainville.

Il occupera donc toujours l'imagination des foules, la mémoire des historiens, la pensée des philosophes. Les siècles s'avancent, son souvenir ne recule pas. N'aurait-on pas cru que la guerre mondiale avec son front gigantesque eût rejeté dans l'oubli les guerres napoléoniennes ? Il n'en est rien, le tacticien se survit sur tous les champs de bataille et la silhouette du « petit caporal » se profile toujours à l'horizon. Waterloo avait cassé les ailes de l'aigle, l'Anglais l'avait cloué sur le roc de Sainte-Hélène, croyant bien qu'il était réduit à l'impuissance. Il n'en fut rien. Transfiguré par le martyre, il reprit son vol à travers le monde, il se posa sur son pale neveu, il continue à planer dans le ciel de la pensée.

M. Jacques Bainville, si connu déjà par des livres d'histoire marqués au coin d'une science positive, s'est laissé tenter à son tour par ce formidable sujet. Il n'y aura qu'une voix pour reconnaître son incontestable supériorité sur ses devanciers, non point par la valeur littéraire, car on ne surpassera jamais le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe* où il a retracé un Napoléon fulgurant, mais par la maîtrise de l'interprétation des faits. Bainville est de l'école de l'ustel de Coulanges qui s'applique à la logique des moments et des destinées, à l'enchaînement rigoureux des événements et procure ainsi à l'intelligence une profonde satisfaction.

Oh ! certes expliquer Napoléon est un incommensurable dessein. S'expliquait-il à lui-même ? Comprendait-il comment, petit Corse de famille besogneuse, petit officier d'artillerie, il avait ceint la couronne de Charlemagne et la couronne de fer des rois lombards, s'était fait une Cour de rois et comment son nom seul suffisait à faire trembler l'Europe ? Il a fallu pour la réussite de cette prodigieuse aventure un concours inouï de circonstances qu'on ne reverra plus après des milliers de siècles et des facultés géniales pour les saisir et s'y adapter. C'est le mérite de Jacques Bainville d'avoir pénétré plus avant dans l'étude de ces faits générateurs et des dispositions intimes, de la psychologie de l'homme visiblement élu par la Providence. Si sagace, en effet, que soit l'exploration des causes immédiates, si loin que l'ait poussée le savant historien, il reste trop de hasards, de conjonctures irrationnelles, trop de mystère, en un mot, dans cette existence unique pour n'en demander compte qu'à l'esprit de l'homme et n'y pas reconnaître l'intervention du Tout-Puissant.

Est-ce que le grand homme y a pensé lui-même ? Il a cru à son étoile. A-t-il cru à Celui qui l'avait allumée ? Faut-il redire avec Victor Hugo :

Cet homme ignorant Dieu qui l'avait envoyé ?

Bainville prétend que ce vaste génie ne croyait à rien, qu'il était déiste ou athée par intermittence. M^{me} de Rémusat a dit aussi qu'il était plus soucieux de l'immortalité de son nom que de celle de son âme. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* rend là-dessus, paraît-il, un son contradictoire, selon que l'on entende Montholon ou le brutal Gourgaud. Le fait est que dans le testament dicté par lui peu de temps avant sa mort il déclare : « Je veux mourir dans l'Eglise catholique où je suis né » et il est hors de doute qu'il s'est fait administrer par l'un des deux prêtres que son oncle, le cardinal Pesch, lui avait envoyés. J'ai peine à croire aussi que la sublime tirade sur la divinité de Jésus-Christ que Lacordaire a magnifiquement commentée soit de la pure invention d'un describes qui l'entouraient. Il a d'ailleurs confessé le caractère ineffaçable des premières impressions et, assurément, chez le fils de Létizia et l'élève des Minimes d'Autun, elles furent religieuses. Ce n'est pas l'ennemi de l'Eglise qui a odieusement persécuté Pie VII, c'est le politique.

J. Bainville a parfaitement mis en lumière dans la formation de Bonaparte, son immense curiosité intellectuelle qui dévore des bibliothèques, que rien ne peut rassasier, et son incomparable aptitude à tout retenir et à tout s'assimiler, même les *Institutes* de Justinien. Il y a quelque chose d'égal à son génie, c'est sa passion de l'étude. Sans doute il est né homme de guerre et le futur stratège se révèle déjà dans une bataille de neige à l'Ecole de Brienne où il dresse des fortifications, mais il s'est mûri et fécondé par un travail opiniâtre. Il a tout lu, tout médité, tout approfondi, il s'est incorporé une science énorme. Il saura l'appliquer. Il ne croyait pas à l'intuition, ses plans de campagnes étaient préparés à fond, dans le plus petit détail. Il disait que le hasard ne donne rien et il ne lui abandonnait rien.

Bainville discerne très tôt dans Bonaparte, et avec un relief jusqu'à présent inégalé — l'homme de lettres, l'étudiant qui joint au culte des mathématiques, celui de la littérature, le débutant qui se pique au jeu, noircit beaucoup de papier, s'enthousiasme pour les grands tragiques, surtout pour Corneille, déclame avec son frère les plus fortes scènes. Ambitieux de la gloire littéraire, il ne se privera pas de cette précieuse ressource pour frapper les imaginations, il rédigera des bulletins et des proclamations où la phrase artistement cadencée met en valeur les formules lapi-

dares. Plus tard, à Sainte-Hélène, il retouchera ses mots historiques, comme un auteur qui se corrige, il leur donnera le tour voulu pour qu'ils s'impriment facilement dans les mémoires. Bref, Napoléon ne s'est pas improvisé. Il s'est préparé de longue main et s'est trouvé à la hauteur de toutes les situations.

* * *

Comment faut-il concevoir Bonaparte dont vendémiaire — la fusillade des royalistes sur les marches de Saint-Roch — a fait un Consul; le 18 brumaire, — la défenestration des Conseils par Lucien — le Premier Consul; les conspirations étouffées dans le fossé de Vincennes, où tombe le duc d'Enghien, un empereur rendu inviolable, car il est nécessaire à la France.

Ce capitaine, qui a livré soixante batailles en vingt ans, annexé pays sur pays, est-ce un Gengiskan, un conquérant asiatique, un autre Alexandre qui aspire à la domination universelle et qu'une insatiable ambition pousse toujours plus loin? Est-ce quelque monstre qui sacrifie à sa soif de richesses et d'honneurs et comme à plaisir, l'œil sec devant les carnages, d'incalculables vies humaines? On l'a appelé le dieu de la guerre: est-il ainsi adéquatément défini? A-t-il fait la guerre pour la guerre, afin de ramasser dans le sang des Français et de leurs auxiliaires de partout, de la gloire, le plus de gloire possible? Ou bien encore, Napoléon fut-il le fléau de Dieu dont la main voulut s'appesantir sur la France pour la châtier des horreurs de la Révolution?

Cette conception, qui est celle de Chateaubriand, qui traîne partout, est rejetée par Bainville parce que les événements ne lui font pas justice. Voici l'essentiel de sa démonstration, non pas formulé expressément, mais telle qu'elle circule à travers ce volume de près de six cents pages.

Tout d'abord, à y regarder de près, cet homme qui paraît commander aux faits leur obéit, il est l'esclave des circonstances. Il a dit plusieurs fois qu'il ne savait pas où il allait et c'est pour ce motif qu'il allait toujours plus loin. A travers toutes les vicissitudes de son incroyable fortune, à tous les degrés de sa miraculeuse escalade et même à l'heure de l'apogée, proche du déclin, jamais il n'a pu se défendre du sentiment étrange de la fragilité de son destin, de la précarité de ses succès. Il réussit toutes ses combinaisons, il cumule les victoires, il entasse les couronnes. N'importe. Au sein de toutes ces splendeurs, il entend comme une voix qui lui murmure: C'est trop beau pour que cela dure. Il ne s'étonne de rien. Il reste stoïque devant le retournement du destin, devant l'épouvantable désastre de Russie où ont péri 333,000 hommes de la Grande Armée, devant Leipzig, la bataille des Nations où il est vaincu par la Prusse et l'Autriche, même à Fontainebleau où la révolte des maréchaux le force à l'abdication, même à l'île d'Elbe où le maître de l'Europe règne sur un royaume de six kilomètres, même à Waterloo où on n'a pas reconnu son génie en somme, même à Sainte-Hélène où l'Anglais se fait son géolier et l'abreuve d'avaries, d'humiliations de toutes sortes.

Que ses défaites se proportionnent à ses victoires, que sa chute réponde à son élévation, que les catastrophes s'enchaînent aux catastrophes comme autrefois les triomphes aux triomphes: c'est le rythme normal de sa destinée qui reste dans les hauts et dans les bas toujours digne de lui, toujours grandiose. Il sent qu'une force supérieure à l'homme, une puissance mystérieuse lui a composé cette existence avec ses ascensions et ses révolutions, lui laissant dans les unes comme dans les autres, dans la félicité comme dans l'adversité, part égale de gloire.

Sa politique a tourné dans un cercle fatal. Fils de la Révolution, chargé de la finir en l'achevant, il a reçu d'elle en fidei-commis la grande pensée de la Convention, mieux encore le testament dont il est l'exécuteur: le dogme des frontières naturelles qui comporte la possession des bouches de l'Escaut, de la Meuse, la possession de la Belgique et de la rive gauche du Rhin. C'est l'idée de Richelieu, la reconstitution de la grande Gaule, l'éternelle sécurité de la France mise à l'abri des invasions germaniques.

Toute la raison d'être politique de Bonaparte est là: maintenir, affermir, défendre ce legs sacré de la République. C'est la clef de toutes ses campagnes.

C'est pour la Belgique surtout, glacis de la France, qu'il se bat à Marengo, ce Waterloo qui a réussi, parce que Grouchy, c'est-à-dire Desaix est arrivé à l'heure. C'est le serment du sacré. Il n'a été fait empereur que pour sauvegarder en sa personne « sacrée » l'intégrité territoriale qu'il jura de maintenir.

Or, devant lui, dans son superbe insularisme, se dresse l'Angleterre, qui entend casser son serment, qui, jamais, au grand jamais, ne consentira à ce que la France braque sur elle le pistolet d'Anvers, qui n'acceptera jamais l'annexion de la Belgique, qui, calme, intrépide, soulèvera contre Napoléon six coalitions qu'il s'épuiera à briser.

Il est lié, enchaîné, il doit subjuguier l'Europe pour faire capituler l'Angleterre. Sans doute, c'est la chimère, c'est l'impossible, et il est fatal qu'il succombera. Mais, le sort en est jeté. Dès là qu'il n'a pu exécuter le dessein hardi de la descente en Angleterre pour la prendre à la gorge, il ne lui reste plus qu'à défaire ses trames. Il faut qu'il triomphe de la reine des mers par la terre, pour la frapper dans sa richesse, dans sa sécurité, et vaincre ainsi sa résistance.

Qu'importe, en effet, Austerlitz et la splendide paix de Presbourg, qui fait rayonner autour de l'Empire une constellation des princes de la famille Bonaparte, qui fait garder le Rhin par une première Confédération, qui abolit le saint empire romain? Trafalgar a rassuré l'Angleterre contre la crainte d'un débarquement et elle remet sur pied une coalition nouvelle. Force fut à l'Empereur, pour réduire Albion, d'interdire à toute l'Europe de commercer avec lui, et, partant, de subjuguier l'Europe.

Pour gagner la Russie au blocus, il faut lui faire la guerre, puis, après la théâtrale embrassade des deux empereurs sur un radeau du Niemen, tailler dans la Prusse, écrasée à Iéna, le royaume de Westphalie pour Jérôme, le grand-duché de Varsovie pour l'électeur de Saxe.

Pour forcer Pie VII au blocus, il faudra s'emparer de ses Etats, l'enfermer à Savone et encourir cette excommunication dont on se moque, parce qu'elle ne fera pas tomber les armes des mains du soldat... en attendant la campagne de Russie.

Pour contraindre la Hollande, ruinée au blocus, il faut la réunir à l'Empire, et le Hanovre aussi, l'Oldenburg, les villes hanséatiques. On n'y fera entrer la Suède où éclate une révolution anglaise qu'en mettant Bernadotte sur le trône.

Et l'Empire a beau monter à son apogée, s'arrondir en cent trente départements, se consolider par des barrières: royaume d'Italie, Naples, Lucques, l'Espagne, la Confédération helvétique, la Confédération du Rhin. Seule, l'Angleterre nargue l'Empereur. Elle reste d'airain devant le colosse aux pieds d'argile, qui s' imagine asséoir sa domination sur l'hérédité en répudiant Joséphine pour épouser Marie-Louise qui lui donnera le roi de Rome. Poussées par leurs peuples que la tyrannie du blocus exaspère, l'Autriche, elle-même sur laquelle compte Napoléon comme sur une médiatrice entre lui et la Russie se détache de l'alliance contractée à la paix de Vienne et la Russie, en avril 1812, somme Napoléon d'évacuer la Prusse. C'est la guerre fatale.

Et l'on verra le grand Empereur, à la tête d'une armée de 617,000 hommes poursuivre le fantôme de la victoire à travers les immensités ravagées jusqu'à l'anéantissement de son armée. Que voulez-vous?

Il faut aller au Kremlin dans Moscou incendiée pour garder la Belgique malgré l'Angleterre. On ne se défend pas d'un sentiment de profonde mélancolie à la pensée de ce que l'impossible possession de notre pays a coûté de sang. Car l'Angleterre ne désarmera pas. Les coalisés s'efforceront de séparer la cause de l'empereur de celle de la France. Ils lui feront des propositions que sa conscience lui refuse d'accepter. S'il ne peut garder les frontières naturelles, il doit disparaître et céder la place aux Bourbons. Il faut qu'il aille jusqu'au bout, condamné par son destin à succomber sous les coups de l'Europe coalisée.

Napoléon n'a fait la guerre, livré tant de batailles que pour conquérir la paix dans le cadre des frontières naturelles. Il devait sur cette terre belge, aux environs de Bruxelles, s'avouer impuissant. Bainville a bien montré que Waterloo aurait pu être gagné, si Napoléon avait gardé la foi dans son étoile, mais il l'avait perdue depuis Fontainebleau où il avait vu se retourner contre lui les maréchaux, ses créatures.

En terminant, Bainville a tracé un saisissant portrait de Napoléon, fait de contrastes qui sont déroutants, notamment, une intelligence aussi vaste que mobile, une volonté irrésistible avec d'étranges faiblesses, en un mot chez cet homme absolument supérieur, un certain déséquilibre. Bainville va même jusqu'à se demander, devant cette France que le grand capitaine a laissée plus petite que celle de Louis XVI, s'il n'eût pas mieux valu que Napoléon n'eût pas existé.

Est-ce que le monde s'en porterait plus mal? Est-ce que, loin de finir la Révolution, il n'en a pas propagé les principes par toute l'Europe qu'il a sillonnée à la tête de ses armées? Est-ce que son Code civil n'en est pas imprégné? Il a fourni un thème magnifique aux arts, à la poésie, à l'histoire. C'est entendu. Mais il a versé des torrents de sang pour une chimère. Est-il un grand bienfaiteur de l'humanité? Est-ce que, par exemple, à ce point de vue, Ampère ne fait pas meilleure figure dans le siècle de l'électricité?

Naturellement, il y a réponse à cette question. Napoléon a laissé derrière lui un profond sillage. Il a ouvert l'Egypte à la science. Il a exercé une action unificatrice dans les institutions sociales dont la Belgique elle-même lui est reconnaissante. Il a réconcilié l'Eglise avec la France par le Concordat. Il a, en définitive, jugulé l'anarchie révolutionnaire, jeté les bases de l'ordre. Il a prouvé par son exemple que l'homme, à quelque hauteur que le place son génie, reste l'esclave des événements, à la merci d'un hasard, en somme, toujours sous la main de Dieu.

J. SCHYRGENS.

Réflexions sur la Médecine

Du Dr Ch. Fiessinger, dans Figaro, ce très intéressant article :

LES FAMILLES DES ESPRITS

L'histoire naturelle des esprits, telle que la concevait Sainte-Beuve, n'est amorcée que dans ses grandes lignes. Bien de la confusion embrouille les détails et la médecine ne s'en préoccupe pas suffisamment. Néanmoins des avenues commencent à y être tracées qui ouvrent jour sur des vues pratiques dont il serait peu sage de se désintéresser. Les doses des remèdes ne sont pas les mêmes pour les représentants des différents esprits et les substances toxiques leur agèrent très inégalement.

Un premier principe peut être posé. Plus la sensibilité est fine, plus elle est vulnérable. A son endroit, l'arsenal thérapeutique doit être manié avec prudence. Il sera réduit, si possible, à des drogues peu agressives, et qui ne terrassent pas le système nerveux. Ou si l'emploi d'un remède actif s'impose, celui-ci sera ordonné de manière à ne pas faire de mal. Les enfants, les femmes guérissent en général spontanément. Il convient de les surveiller de près et de n'intervenir, en dehors des préceptes d'hygiène, qu'en présence de phénomènes morbides qui s'écartent de la voie favorable où ils doivent s'engager. Une fièvre ne sera pas combattue par les agents médicamenteux qui rabaisseront la température. La fièvre, en effet, est une réaction salutaire qui combat l'infection. Supprimez la fièvre, ce qui est facile, avec les antithermiques habituels, et si la maladie est grave, l'organisme reste livré sans défense au monstre qui le guette. Voulez-vous diminuer un degré thermique? Donnez des bains chauds ou frais. Ils provoquent l'élimination des principes toxiques qui tourmentent l'organisme et s'attaquent de la sorte à la cause du mal. Si la fièvre baisse, c'est que le poison qui la provoquait est lui-même réduit de quantité. Une aubaine pareille ne se rencontre pas avec les cachets de toute sorte qui enferment le loup dans la bergerie. Dans les gripes graves, rien de dangereux comme des comprimés d'aspirine.

Ajoutons que les bains frais ou froids sont fort mal supportés des enfants. L'excitation initiale est trop forte et c'est la dépression qui fait aisément suite.

Il est des hommes qui restent femmes par leur sensibilité. Les artistes originaux, les inventeurs, tous les sujets dont l'imagination créatrice est féconde, se méfieront des remèdes dont l'action s'exerce sur le système nerveux. Bien vite l'effet qu'on en attend est dépassé et c'est la dépression et l'abattement qui entrent en scène. D'autant qu'une fois en train de réciter leurs méfaits, ils les renouvellent avec un entrain déplorable. L'habitude de la drogue est vite acquise et c'est le diable pour s'en défaire.

La sensibilité trépidante des femmes abonde aisément dans des erreurs aussi préjudiciables. Il en résulte sur l'écran de la conscience une succession d'images mentales qui se chassent les unes les autres sans jamais pouvoir se fixer. L'instabilité d'humeur sort de cette frénésie dans la poursuite. A peine une velléité de conduite a-t-elle disposé sa tente qu'une autre survient qui renverse le tout.

L'absence de disciplines à l'origine et d'épreuves plus tard dans la vie règnent à la racine de cette mobilité déconcertante qui, chez d'autres, est le fruit d'un déséquilibre héréditaire. L'instable sera soignée comme les sensitifs, mais elle n'écouterà guère. L'obéissance de sa part répugne trop à la versatilité de son tempérament. Elle n'acceptera pas la soumission sans aligner toutes sortes de motifs pour s'y soustraire. Ici encore attention et pas de drogues impétives!

Si vive, impétueuse et désordonnée soit la sensibilité du sujet, elle anime chez lui des formes d'intelligence très diverses, les unes brillantes, hautes, rapides, promptes à la riposte, les autres fumeuses, lentes, contractées et vulgaires. Il y a les hommes posés, logiques, raisonneurs, qui se conduisent sur le plan de l'esprit de géométrie, et les âmes délicates, subtiles et pénétrantes qui s'éclairent à l'esprit de finesse. Nous connaissons les actifs qui ne songent qu'à se dégoûter et nous croisons les méditatifs, les apathiques, les paresseux qui multiplient les raisons pour justifier le dédain du monde et leur nonchalance. Nous écoutons des hommes habiles au maniement des idées générales et en subissons d'autres qui, dans un salon, content cent fois la même historiette agrémentée et truffée au potin du jour. Les bons, les amis du beau et du bien qui se montrent dans la sincérité de leur nature voisinent avec les méchants, les cyniques, les fourbes, les menteurs, les piliers d'hypocrisie qui dérobent avec plus ou moins d'adresse les mobiles de leurs propos et les combinaisons de leurs manèges.

Ces types multiples de caractères n'impriment pas forcément un tour spécial à la marche et à l'évolution d'une maladie. Absence d'action qui tient d'abord au mensonge fréquent de l'attitude. Chacun se donne autrement qu'il n'est. Le cynisme est souvent le masque de la pudeur, l'effronté est un timide, l'audacieux un homme qui a peur. D'autre part, l'intelligence du sujet est une fleur qui ne se soigne pas en dehors de la racine qui la nourrit. Or, cette racine, ici encore, c'est la sensibilité, et la délicatesse de ses antennes règle la direction du traitement.

Les malades sont très reconnaissants au médecin, qui, derrière leur allure extérieure, discerne au premier coup d'œil le fonds de leur nature vraie. Ils sentent que cette perspicacité du guérisseur inspirera l'efficacité de l'ordonnance, puisque derrière les artifices du mouvement extérieur, il a pénétré jusqu'aux engrenages du mécanisme profond.

En dehors des portraits intellectuels, des renseignements plus probants sont fournis par le genre de profession. Un sédentaire ne sera pas soigné comme un homme des champs, un homme de lettres comme un garçon boucher. Les gens qui vivent au dehors ont un système nerveux étouffé par la luxuriance de la vie musculaire. Les troubles des fonctions n'existent guère chez eux et les lésions des organes apparaissent sans que le système nerveux ait jeté son cri d'alarme. Les médicaments leur seront ordonnés à haute dose pour arracher une vibration à un instrument devenu muet à force de compression.

Entre les nations, les mêmes différences s'imposent. Une dose médicamenteuse qui empoisonne un Français guérit un Allemand. La sensibilité profonde est accordée sur un autre rythme. Les abus de victuailles et de bière dont sont coutumiers les Germains ont amorti les protestations de leur grand sympathique qui ne réagit plus que sous les coups de fouet des remèdes assénés sans ménagements. Quel abîme entre un estomac de Parisienne et un estomac d'Allemande! Les distinctions de races tiennent avant tout à ces différences de capacité digestives, et Taine, qui avait formulé d'autres causes; d'importance moindre, ne se doutait pas de celle-là.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

FRANCE

Voltaire et Goethe

Elles sont bien intéressantes les dernières Notes sociales données sous ce titre par M. Paul Bourget à Figaro :

Une phrase a été prononcée dans un récent congrès de politiciens, qui vaut la peine d'être commentée; elle provoque, en effet, des réflexions qui prouvent dans quel à peu près d'idées se meuvent les préparateurs des futures élections de 1932. « Il faut », a dit solennellement un des orateurs, « établir une alliance entre la France de Voltaire et l'Allemagne de Goethe », et le public d'applaudir avec enthousiasme une formule qui n'a d'ailleurs aucun sens.

L'Allemagne de Goethe! Mais pour que l'on pût s'entendre avec elle, il faudrait la ressusciter. Le grand homme de Weimar représentait une Germanie composée de petits Etats, cités libres ou principautés, que la mainmise de la Prusse a complètement abolis. Si la langue était la même dans ces pays indépendants, leurs différences morales en faisaient des mondes presque aussi séparés les uns des autres que l'Allemagne prussifiée l'est aujourd'hui des autres pays. Il en résultait des milieux distincts qui favorisaient le développement original de la pensée. Goethe, pour le prendre en exemple, né à Francfort d'une vieille famille, a été nourri tout de suite dans une atmosphère intellectuelle qui lui donne aussitôt le sens de la valeur du passé. Il faut lire, dans le début de ses *Mémoires*, les solennités traditionnelles auxquelles il prend part comme enfant, entre autres cette « audience des musiciens » qui rappelait les temps où d'importantes villes de commerce cherchaient à obtenir l'allégement des péages par des dons destinés à l'Empereur. Le cérémonial, dit Goethe, était identique à Worms, à Nuremberg, et il ajoute, il faut citer le texte :

« On ne pouvait se faire expliquer ces cérémonies symboliques qui faisaient renaître comme par magie les temps anciens, sans s'informer des mœurs, des idées, des usages de nos ancêtres. » En lisant ces mots on se rappelle son autre phrase : « Le chef-d'œuvre de l'homme est de durer », qui domine toute sa philosophie. Elle suppose une permanence locale essentiellement contraire à l'unification militaire que les Hohenzollern ont établie du Rhin à la Vistule. L'esprit prussien, avide de conquête, et soucieux d'abord de discipline, est par définition contraire à l'esprit goethéen qui suppose lui aussi la règle, mais dans ce qu'on pourrait appeler la diversité ancestrale. Ces mots : « Allemagne de Goethe », n'ont donc plus qu'un sens historique, et il en est de même de cet autre expression : « La France de Voltaire ».

L'auteur de *Candide*, en effet, appartient à une société qui a disparu. Il est né, lui, dans un royaume dont il n'a vu que les abus, sans se rendre compte que ces abus étaient comme un lichen poussé sur un édifice social dont il y avait lieu de respecter la bienfaisance tout en le nettoyant de ses moisissures. Relisons-le, ce *Candide*, son testament puisqu'il est de 1767. Dès le chapitre premier, nous y voyons l'armée et l'esprit militaire déshonorés; aux chapitres VIII et IX, c'est le tour de l'Eglise; au chapitre XXI, celui des salons parisiens, grandes dames et abbés; au chapitre XXV, ce sont les arts avec la collection du seigneur Pococurante; au chapitre XXVI, la monarchie, au cours de ce souper des rois déchus à Venise. « Sortons au plus vite de ce pays où des singes agacent des tigres », s'écrie *Candide* en quittant la France. Mot terrible si l'on songe qu'entre 1767 et 1793 il y a vingt-cinq ans!

L'on se rappelle, d'autre part, que le génial pamphlétaire est un des favoris du régime; honneurs, fortune, noblesse, il possède tout, et ne s'aperçoit pas que son constant effort aboutit à détruire une société dont il a tant joui en s'en moquant; on se rend compte alors que s'il a été infiniment spirituel, il a été aussi suprêmement inintelligent. Alfred de Musset y a vu très juste lorsqu'il a dit de lui :

*Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapas nuit et jour.*

Cet édifice, c'était notre pays!

Revenons au congrès où les noms de Goethe et de Voltaire furent ainsi proférés, et répétons le mot favori de notre grand maréchal Foch : « De quoi s'agissait-il ? De définir une politique qui permette à la France et à l'Allemagne de prospérer côte à côte sans se heurter. Cette politique suppose d'abord des conditions économiques; les préciser exige une étude objective du possible,

une technicité. Il en est de ce problème comme de celui de la paix, lequel comporte, lui aussi, une vue objective des conditions, ne craignons pas de répéter ces mots qui appartiennent au langage scientifique, c'est-à-dire au seul principe vraiment fécond : l'acceptation du fait. Le malheur est que ces sortes d'analyses ne prêtent pas à l'éloquence, et pas davantage à la phraséologie des programmes électoraux. On se tire d'affaire en évoquant avec compunction, et d'ailleurs à faux, des noms célèbres et symboliques qui permettent de magnifiques équivoques. Nous en avons ici un très petit exemple, mais bien significatif. Hélas! cet exemple se multiplie tous les jours, et nos politiciens finissent ainsi par abolir en eux et autour d'eux le sens des réalités.

LA ROYALE BELGE

Société anonyme d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

Fondée en 1853

Fonds de garantie : plus de 250.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL

Adresse télégraphique :
Royabelass

Téléphones :
179.62 - 179.63 - 177.62

SIÈGE SOCIAL :

68, RUE DES COLONIES, 68

BRUXELLES

PAPIERS PEINTS

Maison Magis & Henn

Rue du Vieux Mayeur, 45 — LIÈGE

Téléphone 105.28

PRIX DE GROS

936

Galeries BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

647

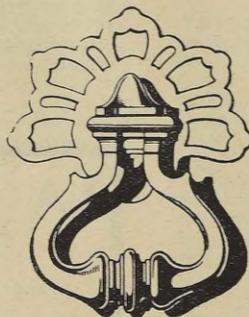
BOIN-MOYER SOEN

LUMINAIRE

SERRURERIE

FER FORGE
D'INTERIEUR

BRONZES
D'ART



142. RUE ROYALE A BRUXELLES

SUCCURSALE A ANVERS :

31. LONGUE RUE DES CLAIRES (MEIR
ET A LONDRES, 177, REGENT STREET

ATELIERS : 24. RUE D'ALBANIE

Les plus belles Photographies

PORTENT LA MARQUE

P. I. A.

Tous formats en grande série jusqu'au 50 x 60 cms.

Cartes Vues

en tous genres et sur tous papiers bromure

Spécialité de Cartes, Carnets, Dépliant
pour

*Couvents, Missions, Pensionnats,
Châteaux, Hôtels, Usines, etc.*

Travaux de Publicité

S. A. Photographie Industrielle et Artistique

(P. I. A.)

Téléphone 15.84.67

80, rue de Waelhem

BRUXELLES

790

- Phototypie Industrielle Belge -

TRAVAUX INDUSTRIELS
CARTES POSTALES ILLUSTRÉES

Typographie - Lithographie

IMPRESSIONS DE LUXE ET ORDINAIRES

Rue des Étangs-Noirs, 83-85, BRUXELLES

Téléphone : 26.70.61

Chèques-Postaux :
1775.07

Regist. du Commerce de Brux.
16.216

Maison Ern. THILL

Spécialité de Cartes Postales Illustrées

157, rue Potagère - BRUXELLES

Adresse télégr. : Thill 17.93.88 Bruxelles

Téléphone : 17.93.88 - Reg. de Comm. Bruxelles 414

Fournisseur de la majorité d'institutions religieuses,

:: pédagogiques et philanthropiques du pays ::

Prise des clichés par opérateurs spécialisés

:: Devis sans engagement sur demande ::